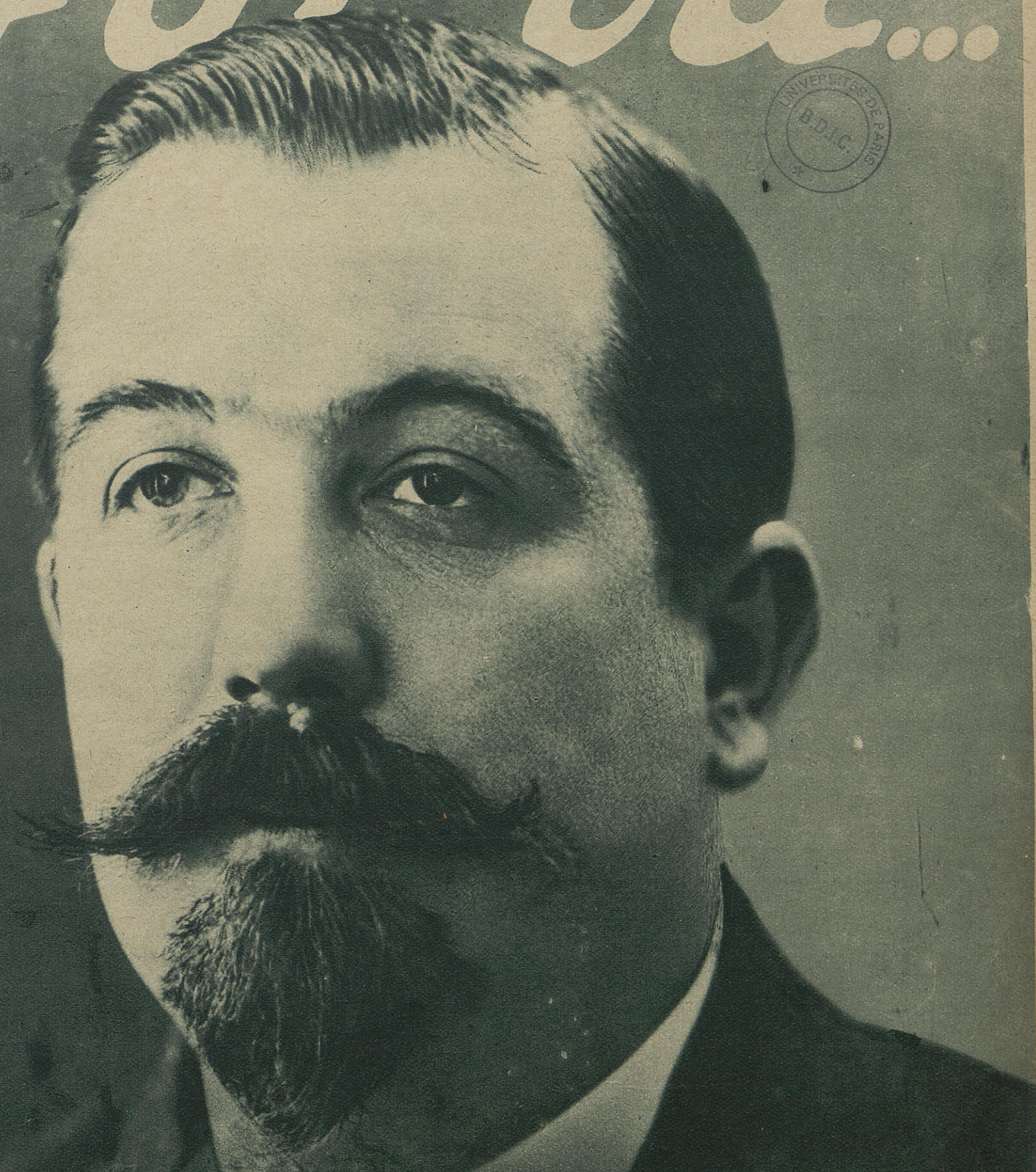


N° 207

LE N° 60 ct.

14 JUIN 1919.

J'ai vu...



L'Homme d'aujourd'hui:
LÉON JOUHAUX
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA C.G.T.

Les livres qu'il faut lire :

LES YEUX DU MORT, par le Docteur LUCIEN-GRAUX. Lettre-préface du général DE MAUD'HUY. Illustrations de A. GALLAND. — Un vol., 4 fr. 50. — (L'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

L'auteur du *Mouton rouge* a réuni dans ce volume quelques impressions de guerre, adroitement composées, formant des nouvelles que l'on pourrait rapprocher de certaines histoires de Maupassant et de Rudyard Kipling. Le docteur Lucien-Graux n'accorde à la sensibilité que ce qu'il est décent de lui accorder. Les personnages vivent toute une vie difficile. Mais eux-mêmes ne se montrent pas surpris de l'inclémence de la fortune. La vie est ainsi faite et il n'est point besoin de ratiociner devant l'inévitable.

L'ouvrage emprunte son titre au premier des contes qui le composent. Ce conte, d'un pittoresque tragique, fait revivre un des détails macabres qui peuplaient l'étrange « pays de personne » hanté par les goules du désespoir, les rats et les patrouilles.

Le style de M. le docteur Lucien-Graux est remarquablement précis dans l'évocation des paysages, des idées et des associations d'idées. La guerre est ici représentée par une suite de « cas », dont quelques-uns ne manquent pas d'humour. Et ce mélange du tragique et du burlesque est une fameuse image de la vie, telle que nous avons des chances de la vivre.

Mais ne vaut-il pas mieux lire *Le lit 23* ; *Plus fort que la mort*, *Les grenouilles de tranchées* et *Les pillards*.

Il est difficile d'exprimer l'indignation que peut faire naître la lecture de cette dernière nouvelle. Mais ceci dépasse le but de cet article et peut-être même le but du livre de M. Lucien-Graux qui laisse aux lecteurs le soin de conclure en se contentant d'exposer quelques faits choisis et bien choisis.

CONTES CHOISIS, par PIERRE LOUYS. Frontispice de DARAGNÈS. — Un volume (*Les Maîtres du livre*). — (Georges Crès, éditeur.)

C'est dans cette belle collection la réédition d'une des œuvres les plus charmantes de Pierre Louys. On relit avec plaisir *Une volupté nouvelle* et *l'Homme de Pourpre*. Ces deux contes contiennent les plus belles pages de cet écrivain élégant et discrètement cultivé.

MANUEL DES ORIGINES DE LA GUERRE, par FERNAND ROCHES. — Un vol. — (Editions Bossard.)

C'est peut-être le premier livre véritablement clair, dégagé de cette phraséologie en usage chez les politiciens et les diplomates, que l'on

ait publié sur les origines de la guerre. Quand on pense aux phrases pompeuses mais foncièrement dénuées de toute signification que des historiens ont alignées sur cette question, on peut louer hautement et sans exagération l'auteur de ce travail qui est l'œuvre d'un écrivain passionné et juste. Je pense que ce livre doit se trouver dans toutes les bibliothèques d'école normale primaire où la rapidité des études demande des livres admirablement mis au point. C'est le cas, pour le livre de M. Fernand Roches dont la tâche était particulièrement ingrate si l'on veut bien se donner la peine d'y penser en s'interrogeant soi-même sur la question.

LE RAPPORT SECRET DU Dr JOHANNES LEPSIUS SUR LES MASSACRES D'ARMÉNIE. — Un vol. — (Payot et Cie, éditeurs.)

C'est le rapport d'un Allemand, le docteur en théologie Johannes Lepsius, dont la réputation sur la question d'Orient est très étendue. Ce rapport, écrit dans un style froid et sans pittoresque, est certainement un des documents les plus sinistres dont puisse s'enrichir l'humanité. Mais il est bien entendu que les hommes confiants dans le progrès moral de l'espèce ne doivent pas se laisser décourager par cette lecture.

LE CHEMIN DES PIEDS-NUS, par KER-FRANK-HOUX. illustré de 34 compositions par FÉLIX COURCHÉ. — Un vol. — (Georges Crès, éditeur.)

De jolis souvenirs de la vie imaginaire où les poètes se plaisent à vivre, selon le moment, quelques contingences atmosphériques, des poisons parfumés et leur caprice. Au hasard nous avons rencontré la petite bergère d'Arcadie qui pouvait être une compagne de Bilitis enfant. Et puis des filles, des filles plus dangereuses que la guerre. Ainsi ce livre qu'il faut louer pour la distinction de sa sensibilité, conduit chacun vers les buts les plus secrets et les plus nobles de sa propre mélancolie.

MONSIEUR FLORESTAN, nouveau pauvre, par RODOLPHE BRINGER. — Un vol. — (Albin Michel, éditeur.)

Le faux marquis de la Piffaudière est un personnage remarquable. Il aime la bonne table, le billard et le citoyen Branchu, qui devyent le bon génie bourru de cette histoire amusante pleine de machinations sournoises pour donner à la jeune Foncine de la Piffaudière un certain Florestan, le véritable marquis de la Piffaudière. Quelques gentilshommes comiques ornent la tapisserie. Et le bonheur

enseille ce véritable roman de bonne humeur, où la verve de Rodolphe Bringer s'épanouit à l'aise. L'auteur est heureux de vivre dans le cadre qu'il a choisi pour ses personnages. La table est bonne. Une petite Parisienne charmante habite un vieux château où il fait bon vivre et la fortune sourit au nouveau pauvre en lui offrant à la fois le château et la gentille enfant. Mais c'est M. Rodolphe Bringer que Florestan devra remercier s'il a du cœur.

TU ENFANTERAS..., roman d'une maternité, par RAYMONDE MACHARD. — Un vol. — (E. Flammarion, éditeur.)

Il est difficile de commenter un tel livre. C'est un très beau livre et il n'appartient pas à la critique, pas plus que certains livres de Jack London ou de Dostoïevsky ne peuvent appartenir à la critique. Quand un livre est composé avec de la souffrance et que cette souffrance est parmi les plus nobles, on ne peut que s'incliner devant l'œuvre qui n'est pas discutable. Le livre de M^{me} Raymonde Machard est un livre d'une émouvante et mystérieuse simplicité.

UN CAMP DE REPRÉSAILLES FR. K. III, par MARIO MEUNIER. — Un vol. — (Berger-Levrault, éd.)

L'auteur d'une belle traduction du *Banquet* de Platon qui parut chez Payot quelques mois avant la guerre, ayant été fait prisonnier, fut envoyé dans un camp de représailles.

Je ne connais rien de plus tragique que ce petit livre écrit avec une simplicité déconcertante. Mario Meunier a réalisé en quelques pages un des livres les plus impressionnants de la guerre. C'est l'œuvre d'un écrivain profondément cultivé que de garder une telle dignité devant ce recul de la civilisation dont on ne peut encore prévoir les conséquences. Et croyez bien que l'extrême simplicité dans l'expression des sentiments et des sensations ne peut convenir qu'aux intelligences d'élite. Mario Meunier ne s'est pas assis impunément au banquet d'Agathon. Sa philosophie est celle d'un helléniste que les excès de l'humanité ne sauraient surprendre.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Et il ne devait plus y avoir de guerre, par Jules VÉRAN (A. Fayard, éd.). — *Témoignage d'un converti* (Yser-Artois 1915) par Henri GRÉON (Editions de la « Nouvelle Revue Française ». — *L'Esprit impur*, roman, par Gilbert DE VOISINS (Georges Crès, éd.)

LES LIVRES NOUVEAUX

VIENT DE PARAÎTRE :

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE Dr LUCIEN-GRAUX

TOME IV

De la Révolution Russe aux offensives de 1918
« Godasses » et « Gothons »
Les Grandes Batailles de 1918.

« ... Croquis légués aux temps à venir par un lucide témoin de la Grande Guerre et qu'il faudra toujours consulter avant d'entreprendre n'importe quel tableau d'histoire sur les événements contemporains. » Laurent TAILHADE.

Un vol. grand in-16 (1 x 20), 404 pages. net 6 fr.

VIENT DE PARAÎTRE :

CHEZ LES FRITZ

NOTES ET CROQUIS DE CAPTIVITÉ

par Joseph HÉMARD

PRÉFACE DE JOSÉ GERMAIN

Couverture en couleurs et 150 dessins inédits de l'auteur. Huit hors-texte en couleurs.

Un vol. in-8 (19 x 24), 80 pages. net 6 fr.

VIENT DE PARAÎTRE :

LA FIN...

SOUVENIRS D'UN CORRESPONDANT AUX ARMÉES

par Pierre MAC ORLAN

Dix-neuf croquis de l'auteur dans le texte. Couverture illustrée en couleurs par Joseph Hémard.

Un vol. in-16 (12 x 19), 160 pages. net 3 fr.

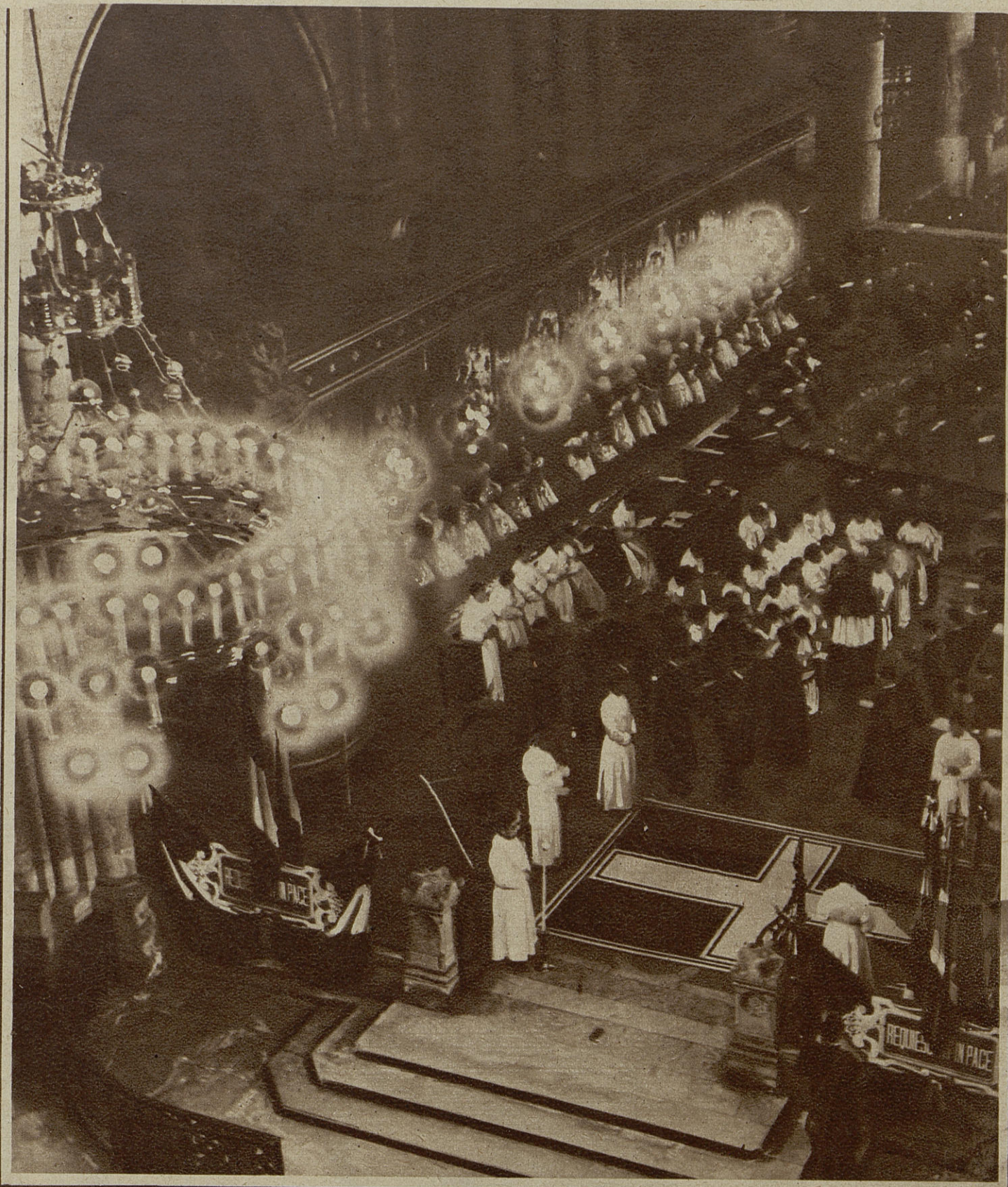
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

J'ai vu...

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Etranger (union postale : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.)
ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1919.)



A NOTRE-DAME : " REQUIEM " A LA MÉMOIRE DES PRÊTRES TUÉS

Les adversaires mêmes de l'Eglise ont dû reconnaître que les ecclésiastiques français mobilisés ont accompli, comme tous les Français d'ailleurs, tout leurs devoirs de soldats. Le diocèse de Paris a été spécialement éprouvé par la guerre ; c'est pourquoi le cardinal Amette vient d'avoir la pieuse pensée de faire célébrer, en la cathédrale Notre-Dame, une messe solennelle de « Requiem » pour le repos de l'âme des prêtres de son archevêché tombés au champ d'honneur.

LES AUTRICHIENS ONT REÇU UNE PARTIE DU TRAITÉ DE PAIX



C'est le 2 Juin, au château de Saint-Germain, que les conditions essentielles du futur traité de paix avec l'Autriche furent remises aux représentants de l'ex-monarchie danubienne. Ils étaient six, tout de noir vêtus — funèbres. On les voit ici, quittant la séance au cours de laquelle M. Clemenceau leur accorda quinze jours pour présenter leurs observations. M. Karl Renner, qui marche à leur tête, emporte une épreuve de ces préliminaires, que lui remit M. Dutasta, secrétaire général de la Conférence.

J'ai vu.



Durre, député du Nord, tué d'une balle dans les faubourgs de Valenciennes. Son nom est inscrit sur le nœud de crêpe, qui voile à la Chambre son fauteuil.

Le colonel Driant, député de Meurthe-et-Moselle, tué au bois des Caures, devant Verdun, son nom est inscrit sur l'écharpe tricolore, revoilée de crêpe, de son fauteuil, à la Chambre.

LES PARLEMENTAIRES AU FEU

QUAND des tribunes du Palais du Luxembourg ou du Palais-Bourbon le public regarde les places de nos sénateurs ou de nos députés, il distingue sur certains pupitres un large nœud de crêpe auquel est piquée une cocarde tricolore et au dossier du fauteuil ou de la banquette une écharpe tricolore voilée d'une autre écharpe de crêpe. Ces places sont celles qu'occupaient des membres de l'Assemblée morts au champ d'honneur pendant la Grande Guerre.

◆ ◆ ◆

Le Sénat a perdu ainsi trois des siens : le Dr Emile Reymond, M. Séblin et M. Alfred Mézières.

Le Dr Emile Reymond, né à Tarbes, qui n'avait que quarante-neuf ans, représentait le département de la Loire et était secrétaire de la Haute Assemblée. C'était aussi un des chirurgiens parisiens réputés. Intelligence profonde et toujours en éveil, il s'était adonné passionnément à l'aviation dès la première heure et était devenu membre du Conseil supérieur de l'aéronautique militaire. On l'avait pu voir, lui « père-conscrit », se rendre de Paris à sa circonscription en aéroplane et en un temps où seuls les grands audacieux osaient se confier aux machines volantes. Aussi quand la guerre éclata, fut-ce non au titre de médecin-major de 1^{re} classe, mais à celui d'observateur en avion attaché à l'état-major d'une armée qu'il servit son pays.

Les circonstances de sa fin sont déjà oubliées. Rappelons-les, sa figure s'y pare d'une gloire héroïque.

Le 21 octobre 1914, dans l'après-midi, un avion français en reconnaissance au-dessus de Limey, dans l'arrondissement de Toul, volait très bas — à 1 600 mètres — à cause des nuages. Une panne de moteur l'obligea à atterrir. Il tomba entre les lignes françaises et les lignes allemandes.

L'ennemi dirigea une fusillade intense sur l'avion et ses occupants. Elle se prolongea depuis quatre heures jusqu'à la nuit. Après une lutte acharnée, nos soldats purent ramener les deux aviateurs dans nos lignes. Le pilote, l'adjutant Clamadien, avait été tué sur le coup par une des balles allemandes. L'observateur, le Dr Reymond, était mortellement blessé par une balle qui avait traversé l'abdomen de part en part. Le sénateur de la Loire fut trans-

porté à l'hôpital de Toul. Mieux que personne il était capable de faire un diagnostic :

« Je sais que je suis perdu », dit-il. Et il demanda aussitôt quelqu'un pour rédiger le compte rendu de sa mission qu'il dicta en témoignant d'une lucidité, d'une volonté et d'une sérénité admirables.

Le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, il expirait après avoir reçu la Croix de guerre. Son stoïcisme avait arraché des larmes à ceux qui l'entouraient.

Deux autres membres de la Haute Assemblée, s'ils ne tombèrent pas au champ d'honneur comme le Dr Reymond, furent néanmoins des victimes de l'ennemi. Ce furent : M. Séblin, de l'Aisne, mort le 10 février 1917, âgé de soixante et onze ans d'un mal contracté tandis qu'il était emmené comme otage ; et M. Alfred Mézières, de la Meurthe-et-Moselle, l'un des doyens du Sénat, membre de l'Académie Française, décédé en territoire occupé à quatre-vingt-neuf ans, le 10 octobre 1915.

A cette liste peut s'ajouter le nom de M. Gervais, sénateur de la Seine, membre de la Commission de l'armée qui, étant en mission au front, succomba dans un accident d'auto en 1917. Il avait soixante ans.

Plusieurs sénateurs, ne l'oublions pas, furent retenus comme otages par les Allemands : M. Noël, de l'Oise, directeur de l'École Centrale, âgé de soixante-douze ans ; Ermant, de l'Aisne, soixante-sept ans ; et trois représentants du Nord : MM. Dehove, 68 ans, le Dr Dron, 61 ans et M. Potié, 61 ans.

◆ ◆ ◆

Plus nombreux que ceux du Sénat furent les membres de la Chambre qui tombèrent au front.

Citons : Août 1914 : Pierre Goujon, de l'Ain, 39 ans, avocat.

24 octobre 1914 : Paul Proust, de la Savoie, 32 ans, avocat.

5 novembre 1914 : Nortier, de la Seine, industriel, 55 ans.

21 février 1915 : Frédéric Chevillon, des Bouches-du-Rhône, administrateur des colonies, 36 ans.

5 avril 1915 : Georges Chaigne, de la Gironde, avocat, 28 ans.

22 février 1916, au bois des Caures devant Verdun : lieutenant-colonel Driant, de Meurthe-et-Moselle, 61 ans.

10 mars 1916 : André Thome, de Seine-et-Oise, propriétaire, 37 ans.

14 juillet 1916 : duc de Rohan, du Morbihan, 37 ans.

10 octobre 1916 : Maurice Bernard, du Doubs, professeur adjoint à la Faculté de Droit de Paris, 39 ans.

21 juin 1917 : Reille-Soult, duc de Dalmatie, du Tarn, propriétaire, 29 ans.

9 septembre 1918 : Gaston Dumesnil, du Maine-et-Loire, avocat, 39 ans.

Mais d'autres députés sont morts, que l'Assemblée considère comme ayant été frappés, eux aussi, au champ d'honneur. Ce sont :

Raoul Briquet et Albert Taillandier, tous deux du Pas-de-Calais, tous deux avocats, et tous deux âgés de 42 ans, qui après l'offensive victorieuse franco-britannique, furent tués le 25 mars 1917 dans l'explosion que produisit à l'Hôtel de Ville de Bapaume une mine à retardement laissée par les Allemands ; Abel Ferry, des Vosges, avocat, ancien sous-secrétaire d'Etat, tué au cours d'une mis-



QUELQUES-UNS DES PARLEMENTAIRES MORTS AU CHAMP D'HONNEUR OU DES SUITES DE LA GUERRE.

Au centre, le Dr Emile Reymond, sénateur de la Loire ; En (1) Georges Chaigne, député de la Gironde ; (2) Taillandier, député d'Arras ; (3) Pierre Goujon, de l'Ain ; (4) André Thome, de Seine-et-Oise ; (5) le duc de Rohan, du Morbihan ; (6) Chevillon, des Bouches-du-Rhône ; (7) Gaston Dumesnil ; (8) Maurice Bernard.

J'ai vu.

sion sur le front par un obus, le 16 septembre 1918; Durre, du Nord, ancien voyageur de commerce, tué à 51 ans par une balle dans les faubourgs de Valenciennes, quelques jours avant l'armistice, le 29 octobre 1918.

Enfin et encore un représentant du Pas-de-Calais, Sorriaux, ancien gérant de coopérative ouvrière, mort à 59 ans, le 19 juillet 1918, dans une géôle allemande.



Quelle attitude le parlementaire doit-il adopter en période de guerre? La question a été posée devant l'opinion publique et débattue souvent avec quelque vivacité.

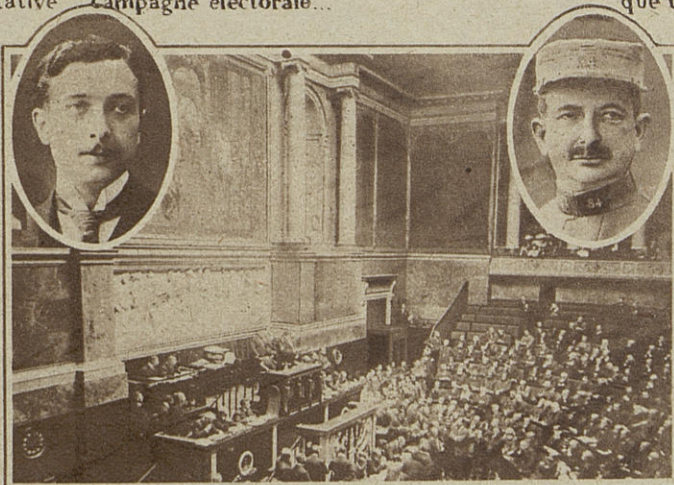
Pour certains, et il faut reconnaître qu'ils sont de beaucoup les plus nombreux, aucun doute: le député ou le sénateur qui est en âge et en condition physique de servir doit être au feu. Pour les autres: le parlementaire doit demeurer au Parlement.

Pendant cette guerre, nombre des intéressés ont balancé entre ces deux conceptions et quelques-uns ont fait alterner leurs séjours au Parlement et aux armées. Ils eussent voulu être soumis à une obligation et c'était d'eux seuls que leur ligne de conduite dépendait. En effet, tous les députés mobilisables avaient été convoqués lors de la mobilisation. Mais en 1914

quand le Gouvernement eut décidé de réunir les Chambres le 22 décembre, le ministre de la Guerre envoya l'ordre aux armées de mettre les parlementaires mobilisés à même de pouvoir siéger et rentrer à Paris quelques jours à l'avance. Ainsi fut fait. Fuis il fut convenu que, pour la suite, les parlementaires mobilisés qui estimeraient devoir venir siéger en aviseraient leur Président, qui lui-même préviendrait le ministre de la Guerre. Celui-ci ferait mettre les parlementaires en congé par leurs armées pour une période aussi longue qu'ils le désireraient.

Le système avait des inconvénients graves comme celui de faire du même homme, quand il était militaire, le subordonné de ses chefs et

du ministre de la Guerre, et lorsqu'il redevenait parlementaire, le censeur de ce même ministre et de ces mêmes chefs. Le système avait encore du côté des électeurs des inconvénients que nos parlementaires connaissent bien et qu'ils vont retrouver dans quelques mois au cours de la campagne électorale...



Vue générale de la Chambre des députés pendant une séance d'ouverture de session parlementaire. En médaillons: à gauche, Reille-Soult, député du Tarn; à droite, Raoul Briquet, député du Pas-de-Calais, tous deux morts au front.

Pour éviter le retour de cette situation, un député, M. Léon Accambray, de l'Aisne, a déposé le 4 janvier 1915 une proposition de loi aux termes de laquelle: « Les obligations militaires des membres du Sénat et de ceux de la Chambre sont suspendues en temps de guerre pendant toute la durée du mandat qui leur a été confié ».

C'est très net: le sénateur et le député resteront au Parlement. Ainsi, au surplus, comme l'indique dans son rapport M. Chavoix, les parlementaires se tiendront dans la tradition républicaine qui part de juin 1791, époque à laquelle fut débattue à l'Assemblée Législative la question du service militaire des députés.

L'Assemblée Législative admit — et un

décret le consacra le 17 juin — que « l'exercice des fonctions militaires devait être sacrifié à celui des fonctions législatives », et que seulement sous condition expresse d'être muni d'une permission du Corps législatif, le député pourrait rejoindre l'armée. Il est bon d'ajouter que toutes les autorisations demandées furent refusées. L'Assemblée affirma à nouveau sa doctrine à l'occasion de la demande faite par le Maréchal de Rochambeau, de permettre à trois de ses membres militaires de revenir à l'armée du Nord pour participer à la défense de la Patrie. Par l'organe de son rapporteur Choudieu, elle proclama que « le militaire est par la nature de ses fonctions, dans les mains du pouvoir exécutif » et « qu'il faut se garder d'introduire dans les armées des êtres privilégiés qui ne seront pas soumis comme les autres à la discipline militaire. Ce n'est pas à l'individu chargé de cette mission qu'il appartient de décider dans quel poste il peut plus efficacement contribuer au bonheur de ses commettants. Dans un pays libre, toute place à la nomination du peuple doit être considérée comme une charge publique créée par lui et pour lui et dont l'exercice ne doit être suspendu par aucune autorité ».

L'année suivante, en 1793, quand la Convention envoya des représentants aux armées, ils y allèrent en qualité de civils: Lazare Carnot, tout le premier. Et ce fut comme représentant de la Nation et non comme capitaine du génie qu'il fut: « l'Organisateur de la Victoire ».

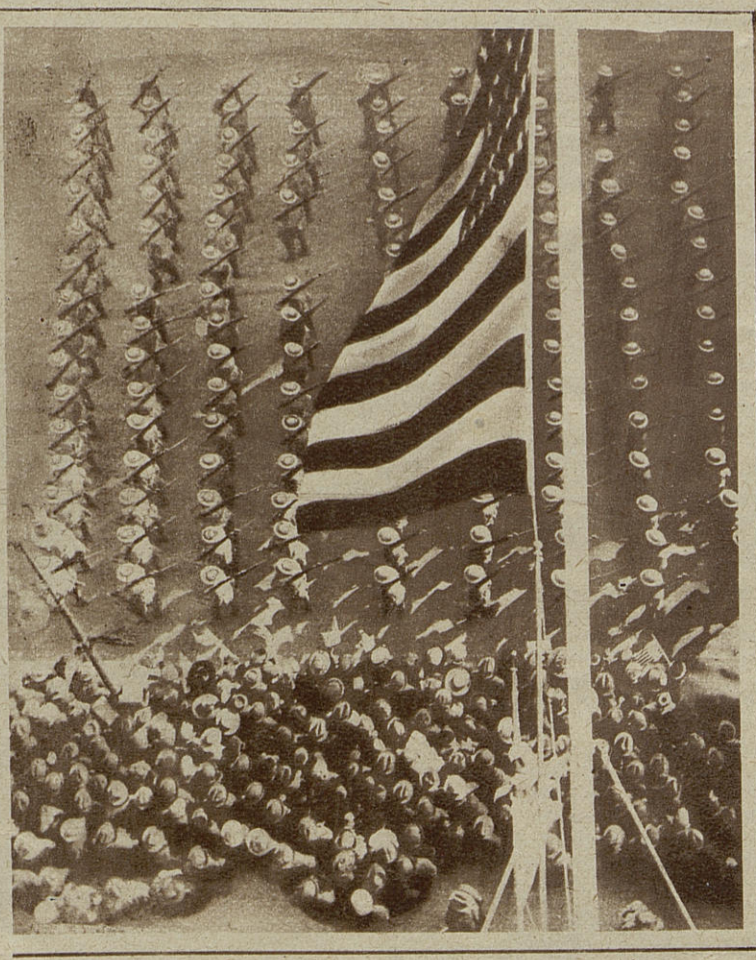
A tous égards, il est désirable qu'une solution intervienne et que son devoir soit exactement tracé au parlementaire. Car, sans doute, nous allons à la Paix, mais qui pourrait assurer que nous n'irons plus à la Guerre?... Qui?...

LOUIS DAUSSAT.

PEU A PEU LES SOLDATS AMERICAINS REGAGNENT LEUR FOYER



Déjà huit cent mille soldats américains sont partis. Deux cent mille vont nous quitter dans un mois et l'on estime qu'en septembre prochain, le contingent des armées sera réduit à trois cent mille hommes. Ce sera, pense-t-on, fort suffisant pour assurer, avec nos troupes, l'occupation effective des



bords du Rhin. Si l'on en croit les interviews parues en Amérique, ce n'est pas sans regret que nos alliés nous quittent. Et cependant, chez eux, des fêtes grandioses célèbrent leur retour victorieux. Témoin le document à droite, où les soldats du 169^e d'infanterie défilent parmi les acclamations de la foule.

Les Conquérants d'Idoles (1)

Roman inédit par Charles DERENNES. — Illustrations de Charles GENTY.

QUAND j'eus fini, il me dit simplement :
— Montre ta récolte... Ce petit sac de pierreries, ces quelques lingots d'or?... Et donc ! C'est une misère !... Ça ne vaudra jamais le dérangement... surtout avec le surcroît de danger que nous prépare cet incident stupide !

— Que veux-tu ? lui fis-je observer, à présent que cet homme est mort, nous n'avons pourtant plus qu'à fuir, fuir tout de suite, en tout cas avant l'aurore...

Il n'avait pas l'air de m'entendre, il grommelait farouchement des phrases entrecoupées :

— Quelle guigne !... Une occasion unique... Oh ! mais... je n'ai pas dit encore mon dernier mot... Tant d'or !... Des statues d'or !...

Il reprit, après un lourd et court silence, les yeux étincelants de convoitise et avec une voix rauque, frémissante, que je ne lui avais jamais connue :

— Dis donc, ô vieux Jean... les statues... sur l'autel, comment sont-elles ? Grandes ? lourdes ?

— Trop grandes, trop lourdes... Ce serait folie que de vouloir nous en charger.

Il hésita, puis, les poings serrés, tapant du pied le sol :

— Tant pis. Allons en prendre au moins une.

A l'idée de revenir dans ce souterrain grandiose et lugubre, où gisait maintenant le cadavre de ma victime, je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— C'est insensé... insensé... balbutiai-je d'une voix blanche.

Georges me regarda d'un air un peu méprisant qui me serra le cœur, haussa les épaules et répliqua :

— Je comprends... Je ne t'en veux pas... C'est bien, j'irai seul. Occupe-toi de trouver nos mules, ou des chevaux à défaut d'elles...

Puis, il se ravisa :
— Non, j'aurai vite fait. Dans l'état où tu es, tu ne m'inspires aucune confiance. Ne bouge pas... attends-moi.

Quand il reparut, au bout d'une demi-heure, harassé, baigné de sueur, il portait, ou plutôt traînait, attachées ensemble, quatre idoles d'or massives, et non des moindres, je vous prie de le croire !

— Eh bien, s'écria-t-il triomphalement, qu'est-ce que tu en dis ?

— C'est trop beau... trop beau !...
— Est-ce qu'avec ça tu n'auras pas de quoi être roi partout où bon te semblera... et ailleurs que chez des sauvages ?

Je ne répondis pas. Envahi par un morne découragement que Georges prit peut-être pour un beau calme, je me mis à emballer les statues, tandis qu'il allait à la recherche de nos montures... Il me sembla qu'il mettait beaucoup de temps à revenir ; les idées noires grouillaient tout autour de ma tête... Je dus vider d'un coup une grande lampée d'eau-de-vie de riz, don de nos hôtes. Mais, dès son retour, Georges me rassura :

— Tout marche à souhait.
— Nos mules ?
— Elles paissaient tranquillement devant ton palais.

— Et mes... sujets ?
— Ils dorment bien, fatigués des bombances et des libations qu'ils ont faites en ton honneur.

Il y avait mieux. Il était monté au sommet d'une tour qui flanquait notre demeure et, du haut de cet observatoire,



LES IDOLES D'OR MASSIF

avait remarqué que les tentes innombrables des Agzcéaziguls n'étaient dressées que d'un seul côté de la plaine : nous n'avions qu'à nous dispenser de cheminer par là pour rejoindre la Porte de l'Aurore... Enfin, toute la nation s'étant réunie à Gunda, il y avait lieu de croire que nous ne rencontrerions aucune importun sur notre route, que notre retraite s'effectuerait à travers un véritable désert.

— Et la sentinelle ? demandai-je soudain... Celle qui monte la garde devant notre porte ?

— Oh ! n'aie aucune inquiétude. Elle n'a aucune méfiance. Elle dort ; elle dort bien... Elle ne se réveillera pas !

— Que veux-tu dire ?

Il se contenta de ricaner féroce, puis, m'ayant montré qu'il ne lui restait plus qu'un poignard à sa ceinture, il me dit, en posant un doigt sur son cœur :

— Je lui ai laissé l'autre là, bien proprement enfoncé... Du travail soigné, je t'en réponds.

Eh bien, je vous le jure, moi qui, une heure auparavant, avais ressenti jusqu'à la moelle de mes os l'horreur, l'effroi glacial d'un crime



IL ÉTAIT MORT

que j'avais bien été obligé de commettre, en apprenant celui-ci, dont rien en somme ne me prouvait l'utilité, je n'éprouvai rien, pas le moindre petit émoi, pas ça !... Et, comme mon compagnon avait recommencé de ricaner, je me mis à rire moi aussi, d'un rire interminable et stupide !

En vérité, nous étions ivres : ivresse de sang et d'or, du sang que nous avions répandu l'un et l'autre, ivresse de cet or sauvage et dur dont la possession vertigineuse nous affolait !

◆ ◆ ◆

Les gens sobres disent volontiers qu'il y a un Dieu pour les ivrognes ; notre particulière ivresse eut tout l'air, sur le moment, d'en mériter un... Notre départ passa inaperçu ; au bout de moins d'un quart d'heure nous avions laissé les tentes loin de nous, sur notre droite. Bref, tout se passait comme Georges, en son optimisme, l'avait prévu quelques instants plus tôt.

Nos mules, vaillantes bêtes, bien qu'alourdies par notre merveilleux fardeau, trottaient à bonne allure et, tout en augmentant notre avance, sans penser au repos, sans avoir envie de manger ou de boire, nous devisions joyeusement, nous échafaudions d'insensés projets d'avenir, nous sentant plus forts et plus puissants que si nous avions été les maîtres du monde.

L'ivresse de l'or, décidément, produit des effets pareils à celle du vin. A notre exaltation succéda brusquement une immense lassitude, un irrésistible besoin de dormir coûte que coûte...

Comme il nous semblait qu'une sieste d'une demi-heure nous retaperait suffisamment, Georges me fit le serment de ne fermer l'œil qu'après m'avoir réveillé... Moins de dix minutes plus tard, nous ronflions, hélas ! aussi fort l'un que l'autre.

Quand nous ouvrimmes les yeux nous constatâmes, affolés, que la nuit était déjà toute proche de sa fin. Une lueur tragique ensanglantait déjà les neiges éternelles, vers l'est... Georges, désespéré, se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux... Ce fut bien pire quand nous aperçûmes à nos pieds, dans la plaine que nous avions quittée déjà avant notre malencontreux sommeil, des feux qui s'allumaient, par places régulières et de manière inquiétante. Pas de doute : l'alarme était donnée, tout le peuple agzcéazigul s'élancerait dans quelques minutes à notre poursuite...

— C'est ma faute, ma faute !... gémissait Georges... Et puis, j'aurais dû cacher le cadavre de la sentinelle !...

— Ce qui est fait est fait... Vite, en selle... Brusquement dégrisés, sans pitié pour nos mules surchargées et encore accablées de fatigue, nous les rouâmes de coups...

Et ce fut une fuite éperdue dans la pénombre trompeuse et douteuse de l'heure, un peu au hasard, droit devant nous...

Au petit matin, nous venions de nous arrêter pour laisser souffler nos bêtes, lorsqu'une sonnerie de cors retentit, près de nous.

— Ça y est !... Fichus !... murmura Georges, tout pâle... J'en avais bien peur !

A présent, je crois bien que ceux qui nous donnaient la chasse ne devaient pas, ne pouvaient pas être encore sur nos

(1) La première partie de ce roman a paru dans le numéro 202.

J'ai vu.

trousses, quels qu'eussent été l'élan de leur indignation et leur désir de vengeance... Dans ces pays de montagne, les jeux compliqués des échos produisent fréquemment de véritables mirages de sons et il est probable que nous avons été cruellement abusés par un phénomène de ce genre. Mais nous ne primes pas le temps, comme bien vous pensez, de réfléchir à tout cela!

De nouveau, fuite éperdue... Nous gravissions ou dévalions les pentes les plus escarpées, nous moquant de nous rompre les os, risquant le tout pour le tout, faisant voler derrière nous des fragments de rocs et des tourbillons de poussière.

Ce fut seulement au bout de deux heures de cette démente galopade que je remarquai que nous nous étions engagés sur un chemin parfaitement inconnu, en laissant sur notre droite la Porte de l'Aurore.

Mais, très loin, presque au bout de l'horizon, après des ondulations de sierras de moins en moins hautes, la mer apparaissait dans l'éblouissement d'un beau jour, comme au bas d'un gigantesque escalier sur la plus haute marche duquel nous nous trouvions encore...

La mer !... Le salut !... Là-bas, les Agzécéaziguls n'iraient pas nous chercher, là-bas nous pourrions mettre en sûreté nos biens et nos personnes et commencer à jouir du fruit de nos peines, ne fût-ce qu'en cultivant nos espoirs en paix... Alors, nous galopâmes encore, non plus comme des bêtes traquées, mais comme des prisonniers qui sentent renaître en eux des forces nouvelles en s'approchant des frontières où expire la force de leurs bourreaux.

Et nous bondissions d'éminence en ravine et de val en cime, n'ayant qu'une volonté, qu'une idée enfoncée dans nos caboche : revoir la mer après l'avoir perdue de vue dans les dépressions de terrain ; nos yeux étaient comme assoiffés d'elle !... Nous dévorions l'espace, insoucieux des chemins épouvantables où nous nous engagions, animés du seul désir d'aller par le plus court, oubliant les précipices que côtoyaient parfois les sabots de nos mules.

Le soir tombait. Je menais le train depuis quelque temps. Presque assuré que nous étions à peu près hors d'atteinte, — les Agzécéazi-

guls, courageux dans leurs seuls domaines, devaient avoir abandonné la chasse, la rage au cœur, — j'allais parler de prendre un peu de repos et de nourriture, quand, derrière moi un cri effroyable de détresse et de rage retentit.

La mule de Georges, à bout de forces, avait flanché brusquement et, entraînant son cavalier, venait de tomber au fond d'un gouffre.

Sautant à terre, je m'avançai, doutant encore, me croyant le jouet de quelque atroce imagination, et répétant : « C'est une blague,

une sale blague... Georges ! Assez !... Voyons... fais pas la bête... Ça ne prend pas !... » Et je riais... d'un rire qui me faisait peur et qui me semblait m'écorcher la gorge.

Tout au fond, à plus de cent mètres au-dessous de moi, l'homme et la bête gisaient, inertes... Couché à plat ventre à la limite du gouffre, la face débordant au-dessus de lui, ébloui d'horreur et de vertige, je dus contempler très longtemps cet abominable spectacle avec des yeux de dément... Et je remarquai, — oui, aujourd'hui encore je suis bien sûr de ne m'être pas trompé, d'avoir bien vu, — je remarquai que la tête de mon pauvre Georges, autour de laquelle s'étendait déjà, écarlate sur le sol jaunâtre, une large auréole de sang, était recouverte, aplatie, broyée par une des statues d'or qui était tombée sur elle, — sur elle, entendez-vous ? et non pas ailleurs...

O mon honoré monsieur, vous me direz qu'il n'y avait là qu'un hasard bien peu extraordinaire, et, ceci, je vous l'accorde. Mais, sur le moment, pris d'émotion, de fatigue, chancelant au bord du délire ou de la folie, j'y vis la preuve manifeste de la vengeance des Dieux agzécéaziguls irrités... L'épouvante, voyez-vous, peut ramener un homme à des milliers et des milliers de siècles de son temps, jusqu'à la bestialité et la naïveté de ses plus lointains ancêtres... Eh bien, moi, ce soir-là, j'ai imploré la clémence des idoles, comme un sauvage, moi qui, tout jeune et trop tôt peut-être, (en admettant qu'il y ait jamais un âge pour le faire !) avais déjà oublié de prier la Vierge et les Saints !

Où, détachant de ma selle les deux statues dont je m'étais chargé, je me souviens de les avoir prises religieusement, avec des mains tremblantes, de les avoir installées au creux d'un roc, puis de m'être traîné à genoux devant elles, en sanglotant, en les suppliant de m'épargner, en leur langage, tant bien que mal : « Abrezairig ! Abrezairig !... » Quelque chose qui veut dire « pardon, mon bon monsieur », ou même « pitié pour moi »... autant que je m'en souviens...

(La fin au prochain numéro.)

CH. DERENNES.



LA MULE AVAIT FLANCHE

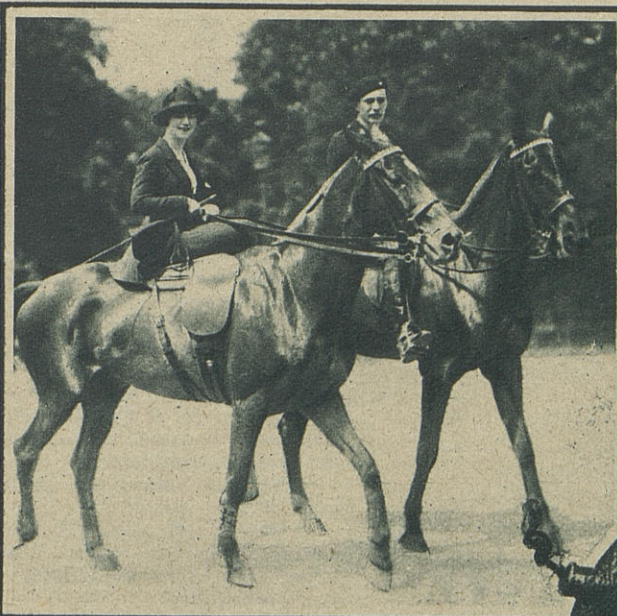
LES ÉTUDIANTS STRASBOURGEOIS CHEZ LEURS CAMARADES PARISIENS



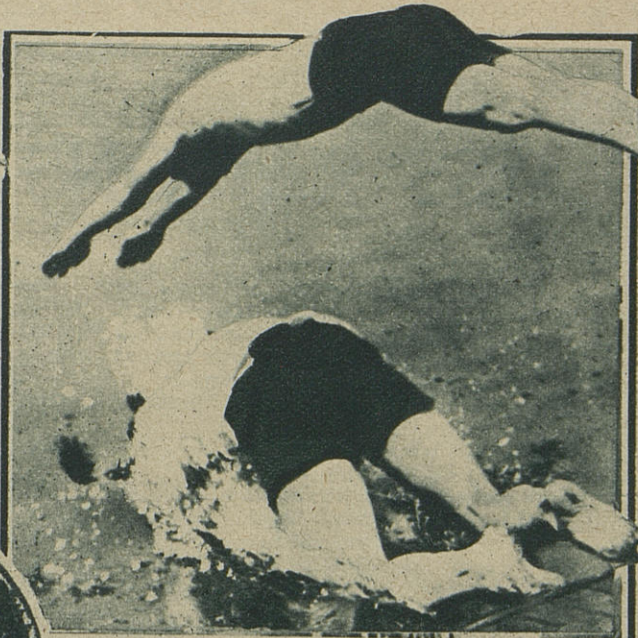
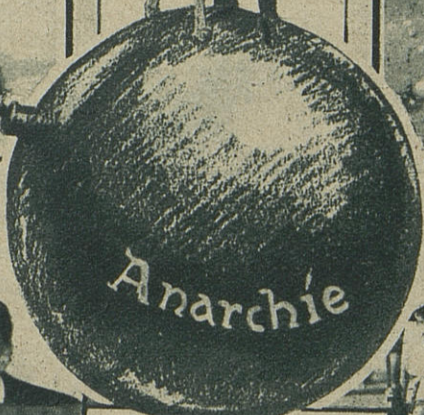
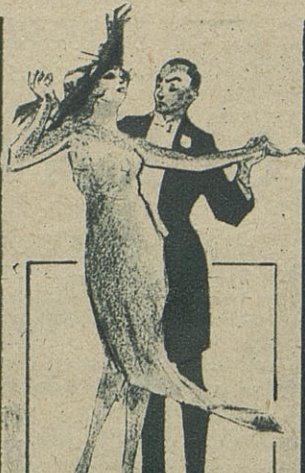
Pour fêter le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, les étudiants parisiens ont eu l'excellente idée d'inviter fraternellement leurs camarades des provinces retrouvées. C'est ainsi que, le 5 Juin, sont arrivés à Paris soixante jeunes Strasbourgeois en bérêt de velours, représentant le « Cercle des Étudiants alsaciens ». Ils ont été reçus à bras

ouverts... et à son de trompe ! par « l'Association générale des Étudiants de Paris ». Voici, photographiés, en un pittoresque mélange, tous ces « espoirs » intellectuels dans la cour de la Faculté. On remarquait à cette réunion MM. Léon Bourgeois, Lucien Poincaré, Netter, président de l'A. de Paris, et Zillhardt, président des Étudiants alsaciens.

FAITS ET GESTES



Amazones au Bois. En selle, M^{lle} Alice Cocéa, la charmante vedette de Phi-Phi.



Aux régates d'Henley : Le double plongeon exécuté par deux Américains, classés champions.

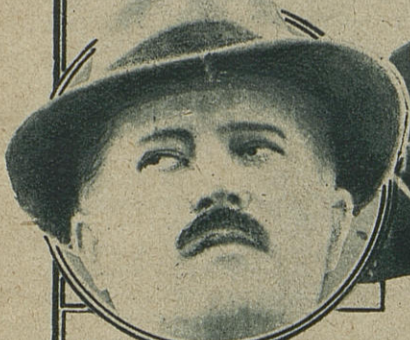


Au Théâtre des Marionnettes d'André Foy. Récitants : MM. Roger et André Foy, M^{lle} Blanche Gardam et M. Gaston Picard.

« Nous dansons sur un volcan ». — Le fox-trott sur la bombe (Extrait du Klaf-derradatch.)



Le départ de MM. Lloyd George et Clemenceau du château de Saint-Germain après la remise du traité.



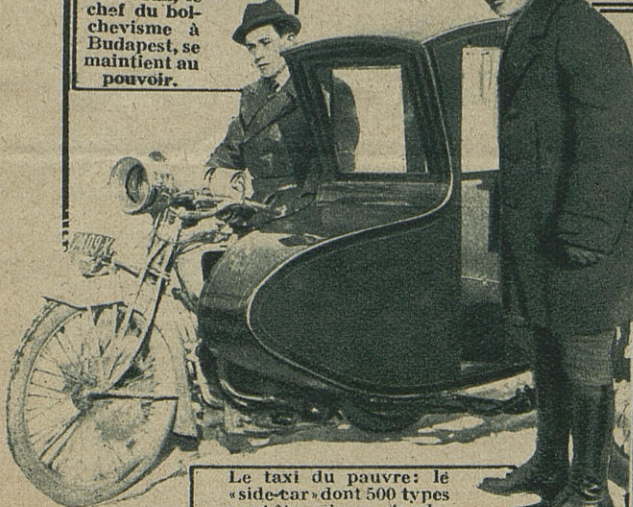
Bela-Kun, le chef du bolchevisme à Budapest, se maintient au pouvoir.



L'équipe de Fémina-Sport qui va prendre part au Concours athlétique de Lyon.



Le grand artiste Gémier dans LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE (Manuel).



Le taxi du pauvre : le « side-car » dont 500 types vont être mis en circulation dans Paris.



M^{lle} Chanó-Orloff l'esculpeur de grand talent dans son atelier.



L'amiral anglais Tyrwitt visite pour la dernière fois son escadre. 5 capitaines sont aux rames.

DES RAISONS QUI N'EN SONT PAS...

BONICHET, le vieil ébéniste, en descendant son escalier, avait fait un faux pas et s'était foulé le pied ; cet accident qui le contraignait à garder la chambre le mettait hors de lui et, comme il s'ennuyait, la moindre discussion lui était un prétexte pour se distraire et il la prolongeait par passe-temps.

Assis près du feu, les mains croisées sur son ventre, il guettait une occasion. Elle ne tarda pas à surgir. M^{me} Bonichet qui parcourait le journal, laissa tomber ces simples mots :

— Ça ne serait pas si bête que ça !

Il sursauta et plissa le front, les sourcils en bataille :

— Quoi donc qui ne serait pas si bête que ça ? dit-il brusquement, résolu d'avance à ne pas partager l'opinion de sa femme.

— Ils disent là-dedans que les femmes vont voter.

— C'est idiot ! et éclatant d'un rire bruyant, il désigna sa femme du doigt :

— La voilà qui veut voter, à présent !

— Et pourquoi donc que je ne voterais pas ? répliqua M^{me} Bonichet, vexée.

— Parce que, c'est idiot... C'est-il, toi ou moi qui suis le chef de famille ?

— C'est toi : qu'est-ce que ça prouve ? — Ça prouve que c'est moi qui travaille, que c'est moi qui gagne l'argent de la croûte et que si quelqu'un doit avoir une opinion, c'est moi.

— C'est bientôt dit. Et puis j'admets : ici, c'est toi qui travailles, je ne dis pas ; mais ailleurs, y en a-t-il pas des femmes qui rapportent leur paye pour nourrir la maison, tandis que l'homme va se saouler chez le bistrot ?

— Ceux-là, c'est des progrès à rien que je méprise.

— N'empêche que c'est eux qui votent et que ça devrait être le contraire.

Bonichet haussa les épaules et se contenta de répondre :

— D'abord si même on autorisait les femmes à voter, elles ne sauraient pas...

— C'est bien malin d'aller mettre un petit bout de papier dans une boîte !

— Mais ma pauvre femme, comme on voit bien que tu n'as pas d'idée ! Avant de le mettre dans la boîte ce bout de papier, faut mettre un nom dessus : et c'est ce qui est délicat, car le nom, ça n'a pas d'importance, un homme, autant dire, en vaut un autre et après qu'ils sont nommés, c'est jus vert ou vert jus. Mais c'est l'opinion qu'ils représentent qui est importante à connaître : c'est-il toi qui sais ce que c'est qu'un légitimiste, un plébiscitaire, un conservateur, un progressiste ou un rallié ? C'est-il toi qui sais ce que c'est qu'un opportuniste ou un républicain de gauche ou un démocrate socialiste ; un radical ou un possibiliste, un communiste ou un blanquiste, un broussiste ou un guesdiste, un unifié ou un minoritaire, le sais-tu ?

— Et toi, c'est-il que tu le sais ?

— Oui !

— Tu le sais parce que tu as lu les affiches quand on en collait plein les murs : eh bien, je t'en ai comme toi, je lirai les affiches et j'en saurai tout autant.

— Tiens, ferme ça, tu me fais pitié.

Mais sa femme, pour l'instant grisée par l'indépendance nouvelle que lui promettait une admission à la conduite des affaires, refusa de se taire sans abattre tous ses atouts.

— La preuve qu'on n'est pas si bête que ça, c'est que vous avez peur de nous.

— Peur ? moi, peur ?

Bonichet s'étrangla d'hilarité : vrai, rien n'était plus comique : lui avoir peur, c'était tellement fou ! mais tout à coup, il s'arrêta et, sérieusement :

— Et puis même si j'avais peur, j'aurais raison ! S'il n'y avait que des femmes comme

Rollin ; si vous vouliez voter, madame, fallait venir avec nous arracher à la tyrannie le témoignage de notre émancipation...

Il trouva que la phrase tombait mal et il ajouta : « de notre émancipation sociale et républicaine ! » après une courte pause.

Mais M^{me} Bonichet, qui avait de la logique et de l'entêtement, ne se lança pas dans l'éloquence, elle constata simplement :

— Si maintenant tu parles pour ne rien dire !...

Un long silence permit à Bonichet de chercher autre chose. Quand il crut avoir trouvé, il contre-attaqua :

— D'abord pour qui voterais-tu ?

— Je choisirai, je verrai celui qui paraît de mon avis sur tout.

— Non ! non, madame ! tu voterais pour celui qui saurait le mieux faire les boniments : pour celui qui t'empaumerait avec des compliments et des bobards. Tu voterais pour le petit blond qui a l'air si distingué ou pour le beau brun qui a de si jolis yeux. Parce que je vous connais, les femmes ! avant tout, il faut vous plaire et celui-là pourrait avoir deux cent mille fois raison, il n'aurait rien à faire s'il ne sortait pas aux élections qu'elles sont belles comme le jour et qu'il ne pense qu'à elles la nuit.

— On est moins bête que ça !

— Mais non ! seulement, vous ne vous en rendez pas compte : celui qui sera votre candidat, ce sera celui qui vous fera les yeux doux : et nous, comme de pauvres poires, nous vous regarderons en croisant les bras et en criant : « Vive la République ! » Veux-tu que je te dise, ton truc ? c'est la détérioration du ménage et la fin du mariage.

— En voilà des idées !

— C'est aussi vrai comme je suis là : maintenant quand il s'agit de se marier, on cherche une brave jeune fille, solide, pas trop laide, avec qui on est en sympathie. On n'a qu'à lui dire avec des manières : « Je gagne ma vie, je peux nourrir une femme et ne pas laisser les gosses crever de faim : ça vous va-t-il comme ça ?... » et on s'accorde. Mais si la femme tombe dans la politique, tout ça et puis rien, c'est la même chose : quand tu auras fini ta petite histoire, voilà l'autre qui te répondra : « Ça va bien, mais êtes-vous minoritaire ou majoritaire ?... » et comme de bien entendu, on ne sera jamais d'accord, de fil en aiguille un mot en amènera un autre et on finira par s'envoyer des beignes comme un samedi de paye quand on rentre avec son plumet...

Avec une obstination qui était plus apparente que profonde, la tranquille Bonichet ne voulait pas céder :

— Je pense que les femmes sont aussi intelligentes que les hommes, voilà tout.

Enfin l'ébéniste trouva une dernière objection écrasante :

— Vous voulez voter, bon ! soyez d'abord soldat !

Mais l'épouse, avec un sourire bienveillant, lui répondit :

— Des soldats, il n'y en aurait pas sans nous : c'est nous qui les faisons !

Alors, renonçant à une discussion où vraiment il n'avait pas le meilleur rôle, Bonichet ramassa le journal et se plongea dans la lecture. Tout à coup, il laissa échapper un juron.

— Quoi donc que tu as encore ? dit sa compagne.

— Il y a que j'ai oublié d'aller me faire inscrire sur les listes électorales et que, de cette façon-là, je peux me taper pour aller voter !

ROBERT DIEUDONNÉ.

MAMAN D'ÉLECTRICE, par MÉTIVET



— Je pense qu'elle touchera un cachet chaque fois qu'elle ira voter : une voix comme la sienne, ça ne se donne pas pour rien.

(Excelsior.)

toi qui votaient, ça pourrait peut-être s'arranger ; je te dirais : je vote pour un tel, tu vas voter pour lui !... ça ferait deux voix au lieu d'une, il n'y a rien à dire et autant dire rien de changé, mais y a la pipelette qui voterait aussi : non ! mais, tu vois voter la pipelette ! et la bonne de la fruitière ! et sans parler de toutes celles-là qui sont des gourdes mais encore honorables, voilà que tu donnes un bulletin de vote à la poupée qui se fiche du rouge aux yeux, du noir sur les joues : et je te nomme celles-là pour ne pas te parler de celles qui baguenaudent le soir sur le boulevard de la Chapelle et vident les poches des poivrots qui roupillent sur les bancs...

M^{me} Bonichet, touchée dans sa dignité de ménagère, laissa espérer des amendements :

— Celles-là ne voteraient pas, voilà tout !

— Et pourquoi donc qu'elles voteraient pas ? si les femmes votent, il faut qu'elles votent toutes : il y a sur les monuments marqué : *égalité*, je m'en tiens à la révolution française qui nous a fait un et indivisible, comme on dit.

Bonichet se réfugia un instant dans le silence : il cherchait de nouveaux arguments convaincants. Soudain, sous couleur de faire des concessions, il pensa attirer sa contradictrice dans un piège :

— Et puis après tout, je veux bien qu'elles votent, les femmes : seulement si elles votent, je veux aussi qu'elles puissent être nommées... Hein ? Qu'est-ce que tu en dis ?

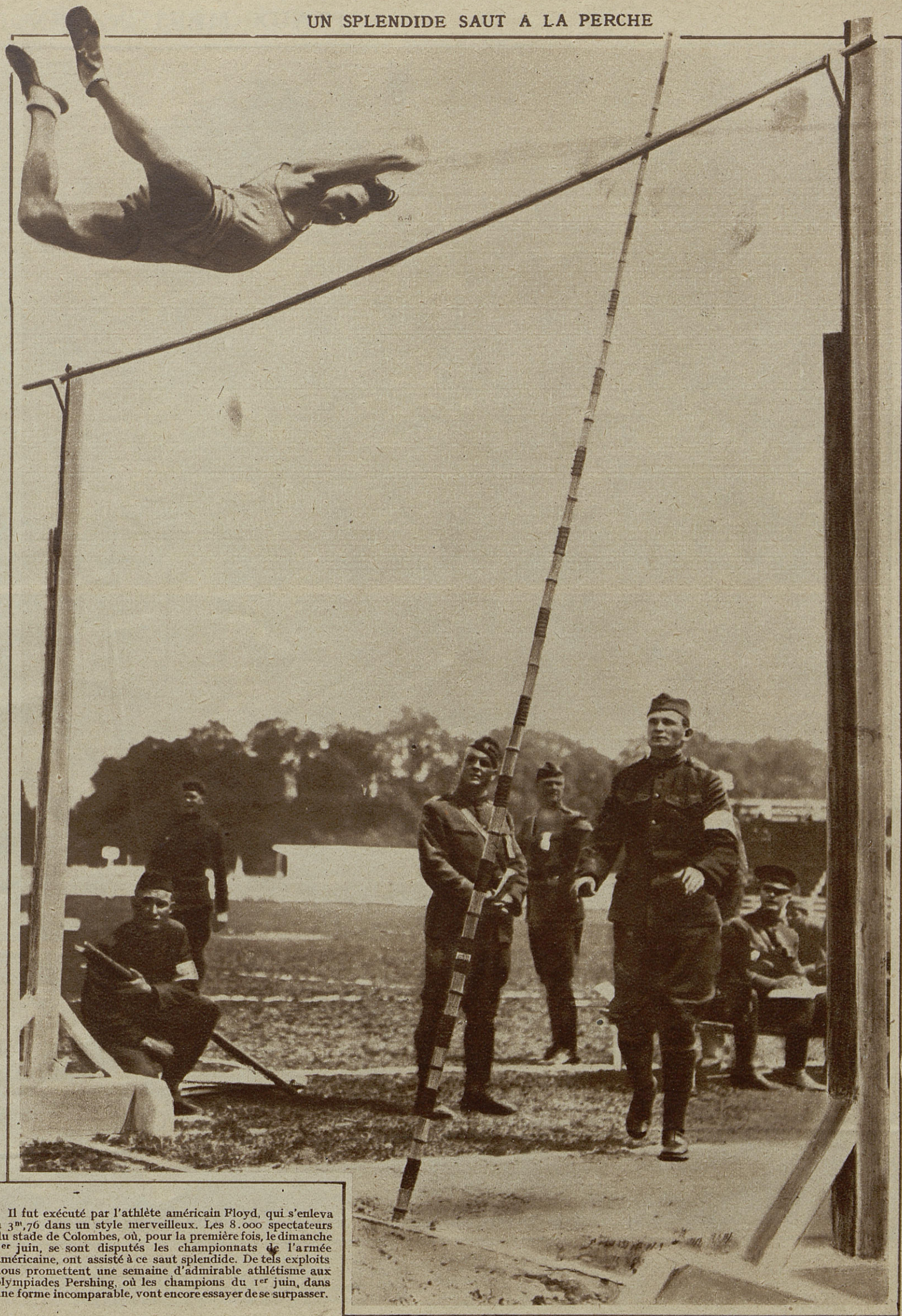
— J'en dis rien : je trouve ça tout naturel.

Elle trouvait ça tout naturel : ce coup-là, Bonichet n'en revenait pas :

— Alors, voilà que tu veux être député, conseiller municipal, sénateur, Président de la République, tout ! Et alors pendant ce temps-là, moi Bonichet, je pousse ma varlope et je fais des tenons ; pendant que je m'y colle, madame est au Palais-Bourbon et dit : Citoyens, citoyennes !... Elle vote un impôt que je paie, elle fait des lois qui me fichent en prison, et le soir quand je rentre, je fais la soupe et je mouche les gosses... V'là où tu en arrives, Madame Bonichet, avec des raisonnements à la graisse de chevaux de bois. Seulement, moi je suis là, et je dis : Motus !... ce n'est pas pour rien que mon grand-père aurait pu mourir sur les barricades avec Baudin et Ledru

J'ai vu.

UN SPLENDEIDE SAUT A LA PERCHE



Il fut exécuté par l'athlète américain Floyd, qui s'enleva à 3^m,76 dans un style merveilleux. Les 8.000 spectateurs du stade de Colombes, où, pour la première fois, le dimanche 1^{er} juin, se sont disputés les championnats de l'armée américaine, ont assisté à ce saut splendide. De tels exploits nous promettent une semaine d'admirable athlétisme aux olympiades Pershing, où les champions du 1^{er} juin, dans une forme incomparable, vont encore essayer de se surpasser.

J'ai vu

AUX MEETINGS EN PLEIN AIR DES GRÉVISTES DE PARIS



Métallurgistes, employés de métro, de tramways, d'autobus, peintres, chimistes, doreurs sur bois, employés de modes, etc., etc., sont en grève et à l'heure où nous mettons sous presse, plus de 30 000 travailleurs ont pris devant leur syndicat l'engagement de ne revenir à leurs ateliers que

lorsqu'ils auront obtenu satisfaction. Les raisons de ce mouvement général et qui se manifeste dans presque tous les pays de l'Europe sont d'ordre purement économique : la vie chère et l'application inhabile de la journée de huit heures. A Paris, tout s'est jusqu'ici à peu près bien passé. La note

pittoresque de ces journées d'effervescence fut que les réunions des grévistes se tinrent en plein air : au Bois de Boulogne, à Vincennes, à Saint-Denis. Sans doute la douceur de la température et ce charme unique qu'ont à Paris les matinées de juin contribuèrent-elles à apaiser les esprits. Ces

clichés en témoignent. Celui du haut fut pris sur les glacis du fort de l'Est, celui du milieu à Vincennes, à l'instant où les cheminots votaient par acclamations l'ordre du jour. Dans celui du bas, le citoyen Raoul (X) secrétaire des cheminots, revient du meeting, où il a été fort acclamé.

A QUOI SERT LE LABORATOIRE MUNICIPAL ?

Dans le temps à autre, le nom du laboratoire municipal et celui de son savant directeur, M. Kling, se rappellent à l'attention générale par des interventions d'ordre technique, à la suite d'événements tragiques. Les bombes anarchistes y furent étudiées et détruites, les torpilles aériennes et les obus boches y ont été soumis à l'examen. Récemment, nous avons appris que les cendres trouvées dans la villa tragique de Gambais, que les taches relevées sur le sol, sur les murs, sur le linge, étaient également analysées au même laboratoire municipal.

Ces travaux, d'une nature bien spéciale, ont acquis au laboratoire une célébrité assez différente de celle qu'il devrait avoir. Il n'a pas été créé, en effet, en vue de ces recherches; celles-ci ne sont même que tout à fait accessoires. C'est avant tout un organisme technique mis à la disposition du public pour protéger le commerçant et le consommateur contre la fraude sur les denrées alimentaires. N'importe qui, vous, moi, pouvons nous présenter au laboratoire municipal avec un litre de lait ou de vin, un quart de beurre, et lui demander si ce lait, ce vin, ce beurre peuvent être consommés sans danger et même en obtenir une analyse complète.

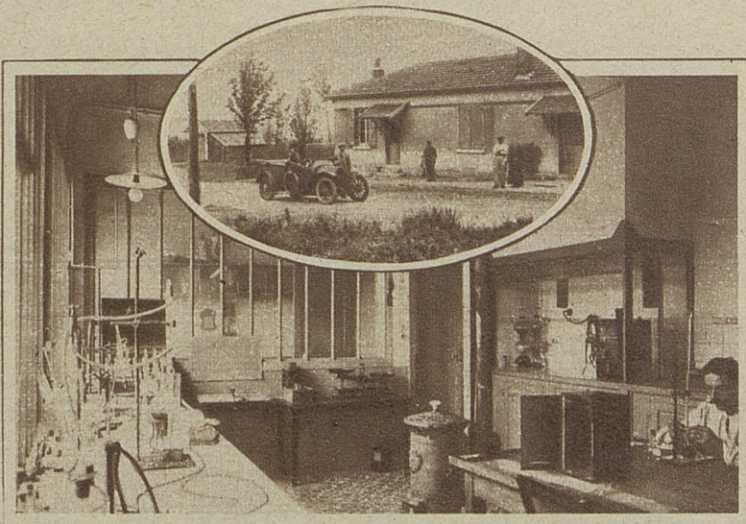
COMMENT ET POURQUOI LE LABORATOIRE FUT CRÉÉ

Il naquit à l'époque où le phylloxéra, ravageant les vignobles français, avait porté l'industrie de la fraude sur les vins à un développement tel qu'elle prenait l'aspect d'un danger public. La municipalité parisienne s'en émut et décida, en 1878, la création d'un laboratoire d'analyses qui fut rattaché à la préfecture de police.

Comme la fraude s'étendait à toutes les denrées alimentaires, le conseil municipal n'hésita pas à généraliser les attributions du laboratoire qui devint le laboratoire de chimie de la Ville de Paris. Un arrêté, pris en 1881, par M. Andrieux, préfet de police, définit nettement son caractère :

« A dater du 1^{er} mai 1881, le laboratoire municipal de chimie, près la préfecture de police, sera ouvert au public qui pourra, aux conditions déterminées ci-après, y faire analyser les boissons et denrées alimentaires de toute espèce et tous objets quelconques pouvant, par leur usage, intéresser la santé publique. »

On y effectue deux sortes d'analyses : l'analyse qualitative, se rapportant par conséquent à l'étude de la qualité du produit (bonne ou mauvaise) ; elle est gratuite ; et l'analyse quantitative, qui dose les quantités de chacune des matières dans une unité. Cette



Vue intérieure d'un des laboratoires du laboratoire municipal. (Dans l'ovale) L'entrée de l'établissement annexe de Villejuif.

dernière est soumise à une taxe peut-être un peu supérieure à celle des laboratoires com-



L'entrée du laboratoire. Comme on le voit, il est rattaché au service de la police municipale.

merciaux, ceci afin d'éliminer tout soupçon de concurrence.

Jusqu'en 1905, le laboratoire municipal eut

à sa disposition un service d'inspecteurs se rendant dans les différents quartiers de Paris et dans les communes du département de la Seine pour effectuer des prélèvements sur les denrées alimentaires mises en vente. Ces échantillons étaient rapportés au laboratoire pour y être analysés; en cas de fraude, le parquet pouvait intenter des poursuites.

LA RÉPRESSION DES FRAUDES

Mais une loi étant intervenue pour faire de la répression des fraudes un service d'État, le laboratoire municipal se trouva déchargé de cette mission, et dès lors il se renferma dans des attributions purement techniques. Depuis, d'importants progrès ont été réalisés dans les méthodes d'analyse, dans le matériel d'investigation, si bien qu'en très peu de temps, en une heure, pour le lait, par exemple, on peut dire au public s'il a été mouillé, écrémé ou non. En deux ou trois heures, un commerçant peut savoir si le vin qui vient de lui être livré est conforme à l'échantillon, si son beurre ne contient aucun élément étranger, s'il peut, en somme, mettre en vente les produits qu'il a reçus.

Ces attributions, déjà très vastes, puisqu'elles portent sur 200 000 analyses par an, appartiennent à une section spéciale, celle des matières alimentaires, autour de laquelle se groupent les laboratoires de la section des eaux chargée de l'analyse chimique des eaux d'alimentation, des eaux minérales, des eaux résiduaires, des glaces, etc..., du contrôle des fosses aseptiques et des essais de bactériologie. L'analyse des minéraux, celle des conserves alimentaires, celle des matières colorantes entrant dans la peinture des jouets, par exemple, celle des produits pharmaceutiques et celle des aliments suspects d'avoir provoqué un empoisonnement appartiennent à une autre section. Une autre encore est mise à la disposition du service des fraudes et une cinquième s'occupe uniquement de contrôler les analyses faites par les sections précédentes et de rechercher les méthodes expérimentales propres à introduire dans chaque section.

Celle-ci remplit, vis-à-vis de ses voisines, à peu près les mêmes fonctions qu'un atelier d'outillage dans une usine, atelier dans lequel on répare les outils et on en forge de nouveaux. Dans un laboratoire de chimie, l'outillage joue en effet un très grand rôle, puisqu'il permet l'introduction de méthodes nouvelles dans les sections d'analyse. Ces méthodes doivent être étudiées et au besoin créées avant de devenir courantes : la section de contrôle a été organisée dans ce but.



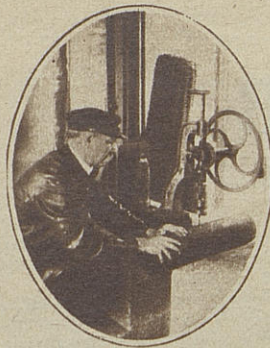
Détermination du degré alcoolique d'un vin.

Examen microscopique d'un fragment de beurre.

Recherches des matières colorantes artificielles d'un vin.

Fixation du degré de densité d'un vin.

Mesure de l'acidité d'un liquide à l'aide de la sonde.



Ouverture par perforation d'un obus à gaz.

A côté de cette vaste organisation vivent des services spéciaux, comme celui des explosifs qui procède à l'enlèvement, à la destruction des engins trouvés sur la voie publique, à l'étude des substances contenues dans ces engins. Ce service fonctionne de nuit et de jour et une voiture automobile spéciale est mise à sa disposition pour effectuer l'enlèvement et le transport à Villejuif des bombes ou obus non explosés.

LES SERVICES SPÉCIAUX. — L'ANNEXE DE VILLEJUIF

L'annexe de Villejuif se présente au visiteur sous l'aspect d'une riante villégiature semée de coquets pavillons, de baraques, à demi cachés dans des bosquets encore jeunes, et qui dissimulent, au visiteur non averti, leur émouvante destination. Voici, à l'entrée, la demeure du gardien, agréable villa qui abrite en même temps un musée très complet des obus et bombes de toute nature dont se sont servis les Allemands pendant cette affreuse guerre. Plus loin, un laboratoire d'analyses, laboratoire de savants, est complété par un atelier de réparations mécaniques où s'effectue également le dévissage, avec toutes sortes d'outils, des fusées et calottes d'obus non éclatés. Métier dangereux s'il en fut ! A côté, une construction récente, en plein air, a été aménagée par les soins des autorités militaires pour le traitement, par perforation, des obus à gaz. Dans ces deux baraques entourées de merlons de terre protecteurs, on transporte les obus et les explosifs ; l'une d'elles est équipée avec deux puissantes presses hydrauliques que les opérateurs actionnent depuis la petite baraque



L'ATELIER CONSACRÉ SPÉCIALEMENT AUX RECHERCHES POUR L'ARMÉE



LE PUIT DANS LEQUEL, ON FAIT EXPLOSER LES BOMBES OU OBUS

de gauche. Quand un engin inconnu, une bombe d'anarchiste, par exemple, a été ramassée quelque part, on la place sous une de ces presses et on l'écrase purement et simplement. Voici enfin un énorme trou de 5 mètres de profondeur environ et de 4 mètres de diamètre, entouré d'une solide maçonnerie de béton. C'est le puits où l'on fait exploser les obus. Le sol est jonché de débris et le mur lui-même en garde des fragments.

L'annexe de Villejuif est le rendez-vous de tous les projectiles de machines à tuer.

L'IMPORTANCE DES SERVICES RENDUS

Ce n'est d'ailleurs qu'un service spécial du laboratoire de chimie comme celui de la dégustation que l'on ne s'attend guère à rencontrer ici. Certains produits alimentaires, particulièrement les spiritueux, révèlent à l'analyse une composition normale, alors qu'ils ne possèdent ni le goût ni l'arôme du produit, sous le nom duquel ils se présentent. On le livre alors à l'examen des *dégustateurs*, personnages désignés par les divers syndicats de l'alimentation ; ce ne sont pas des fonctionnaires du laboratoire, ce sont des aides qui interviennent seulement en cas de besoin.

Le peu que nous venons de dire du laboratoire municipal de chimie suffit pour en souligner l'importance, pour en faire ressortir l'utilité. Il a rendu et il rend chaque jour les plus grands services au commerce de l'alimentation, et aux services d'hygiène de la Ville de Paris et des communes de la banlieue parisienne, car rien de ce qui intéresse la santé publique ne lui est étranger.

(A suivre.)

LUCIEN FOURNIER.



Dévissage de l'ogive d'un obus allemande.

QUELQUES-UNES DES CONCURRENTES DE M^{lle} LENGLEN AU TOURNOI INTERNATIONAL DE TENNIS



MISS N. B. PALMER, ARRETANT NET UNE BALLE.

Ce sont, naturellement, les meilleures raquettes d'Angleterre, et la championne française aura fort à faire pour défendre son titre. Mais elle est cependant à peu près certaine de l'emporter sur terrain plat. En sera-t-il de même sur le gazon ? Quoi qu'il en soit, la jeune joueuse qui l'emporta au simple-dames, au double-dames et au double-mixte, a bon espoir et poursuit son entraînement méthodique.

M^{rs} STERRY (à gauche) et MISS D. NESBIT.

MISS E. BRISTOWE.

LE PRIX DU JOCKEY CLUB

Le prix du Jockey-Club est la plus ancienne et la plus célèbre des grandes courses classiques disputées en France.

À l'automne 1833, le Prince Lobanof, au retour d'une chasse, traversa la pelouse de Chantilly.

Remarquant l'élasticité du sol sur lequel galopait son cheval, il proposa aux veneurs qui l'accompagnaient d'organiser une poule. M. de Normandie en sortit vainqueur. Dès le soir même furent réglées les conditions d'une réunion de courses pour le printemps suivant.

Le meeting de Chantilly était né. Le 18 juin 1835, le Prince de la Moskova demanda la création d'un prix. La proposition est adoptée. Le Prix s'appellera Prix du Jockey-Club.

Il fut couru pour la première fois, en 1836, *Franck*, à Lord Seymour, en sortit vainqueur.

Les réunions de Chantilly eurent immédiatement une grande vogue. On se figure l'animation que présentait la route de Paris à Chantilly, sillonnée de breacks de toutes sortes, de fourgons bondés de provisions.

Puis vint l'époque du chemin de fer. La physionomie du Derby changea. Ce fut, à Paris, la ruée vers la gare du Nord.

Enfin, dans les dernières années qui précédèrent la guerre, l'auto l'emporta sur le train.

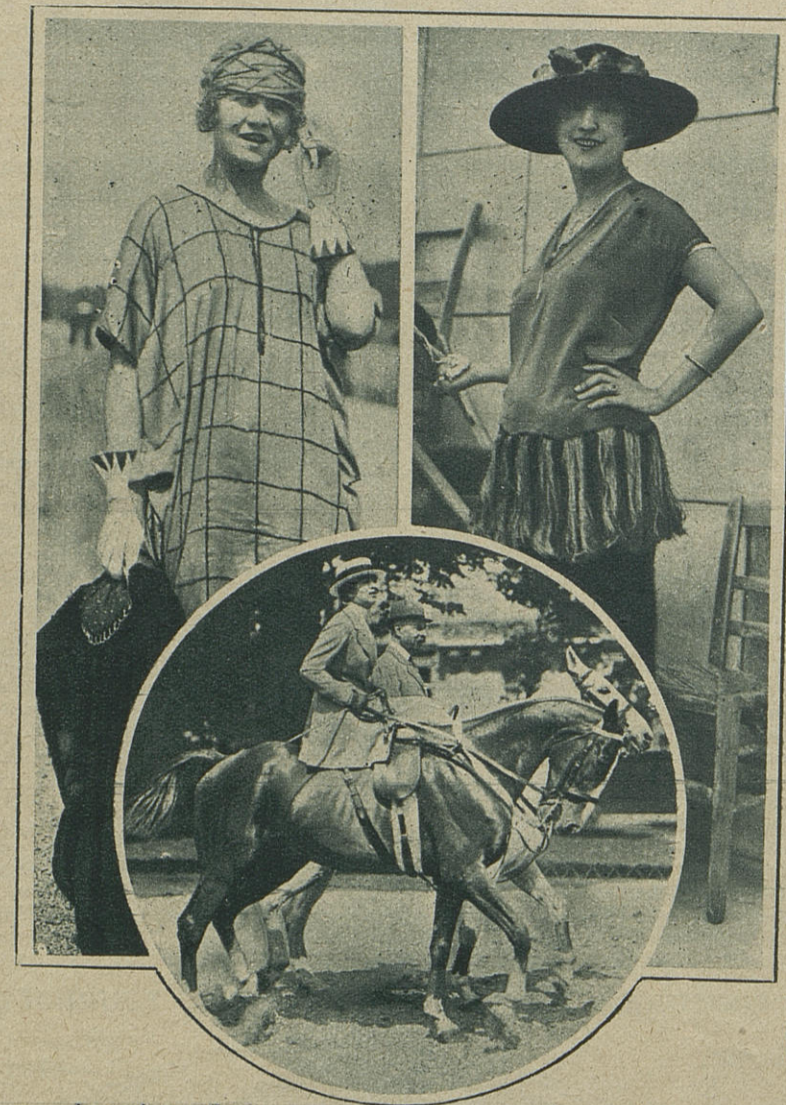
Pour la première fois depuis sa création, le prix du Jockey-Club ne sera pas couru en 1919 à Chantilly. C'est l'hippodrome de Longchamp qui aura l'honneur de voir disputer sur les pistes le Derby français.

Tout en regrettant le joli déplacement à travers la forêt embaumée, nous nous inclinons et comprenons les raisons graves qui nous privent de nos meetings préférés.

Gagner le Derby a toujours été le rêve de tous les grands propriétaires. C'est l'épreuve par excellence qui consacre la qualité et la grande valeur d'un cheval.

Les écuries qui triomphèrent le plus souvent furent celles du *Baron de Schickler*, qui remporta six victoires dont un deat heat. *Suzerain* en 1868. *Sycamore* en 1886 (deat heat avec upas). *Chêne Royal* et *Ragotiki* en 1892 et 1893. *Palmiste* en 1897 et *Ex-voto* en 1903 passèrent premiers le Winning post.

M. de Lagrange gagna cinq fois, dont un deat-heat avec *Consul* en 1869. *Insulaire* en 1878. *Zut* en 1789. *Albion* en 1881 et *Dandin* en 1882 (deat heat avec Saint-James). M. Delamare et Ed. Blanc eurent chacun 4 chevaux vainqueurs. M. Delamare, *Bois Roussel* en 1864. *Florentin* en 1866. *Patricien* en 1807 et *Boïard* en 1873; M. Ed. Blanc,



La mode aux Courses.

Cavaliers au Bois.

Dover en 1889, *Saxon* en 1901, *Ajax* en 1904, *Dagor* en 1913.

Plusieurs cracks célèbres préféraient par un succès à Chantilly à leur victoire dans le Grand Prix de Paris. *Boïard* à M. Delamare, *Salvator* à M. Lupin, *Frontin* et *Little Duck* au duc de Castries, *Stuart* à M. Douon, *Ragotiki* au baron de Schickler, *Péth* à M. Caillault, *Ajax* à M. Ed. Blanc, *Finasseur* à M. Ephrussi et *Sardanaïpale* au baron M. de Rothschild.

Suzerain, *Sallavelle* et *Insulaire*, vainqueurs du Derby, se firent battre à Longchamp par les champions anglais *The Earl*, *Trent* et *Thurio*.

Après la crise terrible subie par l'élevage, on pouvait craindre que le Prix du Jockey-Club ne fût disputé que par des animaux de peu de valeur et de qualité modeste.

Grâce aux sacrifices énormes consentis par les propriétaires et les éleveurs pendant la guerre notre production contient quelques très bons poulains et la course promet un intérêt de premier ordre.

En parcourant la liste des candidats éventuels au Blue-Ribbaud, un nom se détache tout d'abord celui de *Mac Kinley*, un splendide fils de *Macdonald II*, appartenant

M. Vanderhilt, dont les couleurs ont déjà victorieuses avec *Mainnon* et *Négofol*.

Mac Kinley, par les grands succès qu'il remporta en Espagne, occupa la première place parmi les poulains de deux ans. Cette année, il ne connut pas la défaite et battit avec la plus grande facilité tous les adversaires qu'on lui opposa parmi lesquels il faut signaler surtout *Observateur*. Le dernier, atteint d'une attaque de flux, ne put prendre part au Prix Lupin. S'il est tout à fait rétabli pour la grande course du 15 juin les meilleurs devront compter avec lui, mais un arrêt dans le travail aussi près d'une course importante eut laissé des doutes sur l'état réel d'un cheval. On est donc tenté d'opposer plutôt à *Mac Kinley* et à son camarade d'écurie *Tchad*, *Invisible* à M. Cohn qui courut 3 fois cette saison pour remporter 3 victoires dont le Prix Lupin. Ce fils d'Ajax est froid et courageux. On ne connaît pas sa limite, on peut être certain qu'il s'accommodera très bien d'une course menée sévèrement.

Après ces deux cracks il faut mentionner *Césaire* et *Hallebardier*, qui ont montré une forme à peu près analogue. *Césaire* à M. J. Prat a emporté deux victoires, la première grâce à la bousculade qui fit étirer le Prix à *Invisible*, la deuxième dont il ne profita pas, ayant été lui-même distancé en faveur d'*Hallebardier* à M. Lazard, qu'il avait gêné l'arrivée.

Zimzizimi à M. Aumont et *Master Good* à M. E. Ruayan, ne peuvent, eux aussi, guère être séparés l'un de l'autre. *Master Good* a battu de peu *Zimzizimi* dans le Prix de mai. Mais le fils de *Nimbus*, enfermé dans le peloton, avait eu beaucoup de peine à se faire jour. Il a déployé à l'arrivée de superbes foulées, il aura l'aide de son compagnon *Tais-toi*, qui n'est pas dénué de qualité.

Le lot sera complété par *Guido René*, au comte Vigier, qui ne possède qu'une chance d'outsider, et par les deux poulains de M. Ranneci, *Bambino* et *Bassan*, qui ont l'un et l'autre fait preuve d'une très haute qualité.

Bambino, cheval difficile et peu maniable, a battu *Naufageur* et *Bassan* en devançant *Suiveigneur* a montré une forme à peu près analogue à celle de *Césaire* et à *Invisible*.

En résumé, les trois chevaux qui me paraissent avoir le plus de chance d'enlever le Prix du Jockey-Club de 1919 sont *Mac Kinley*, *Invisible* et *Césaire*, en faisant une réserve pour *Observateur* s'il se présente au poteau dans la plénitude de ses moyens.

HENRY DE ROYER.



Quelques toilettes vues à Longchamp et à Maisons-Laffitte.

J'ai vu.

N'AYEZ PAS PEUR : CE N'EST QU'UN FILM...



**UN SAUVETAGE A 100 KILOMÈTRES A
L'HEURE, SOUS LES GRIFFES DU LION!**

Une jeune femme en robe de mariée sur le tender d'un rapide de nuit, à demi écrasée par un lion, et trouvant encore la force de retenir au-dessus du sol fuyant l'homme qui personnifie son mari — tel est l'épisode angoissant d'un... nouveau film américain, « les Fauves rugissent ». L'actrice qui figure ici est miss Billie Ritchie, dont les exploits... cinématographiques ne se comptent

plus : elle plonge de 20 mètres de haut, et monte à cheval comme un centaure. L'entraînement sportif des vedettes de l'écran aux États-Unis est d'ailleurs proverbial, et *J'ai Vu...* se doit d'offrir très prochainement à ses lecteurs une étude documentée sur les « performances » accomplies par ces courageux artistes, au cours des films les plus sensationnels d'outre-Atlantique.

A TRAVERS LA

YOUGO-SLAVIE (1)

Nous y descendons non sans passer devant un poste italien, qui se contente de répondre à nos déclarations par un « Avanti journalists ! » et nous sautons de suite en barque pour une promenade sur la rade presque fermée ; nous sommes comme dans une salle immense de spectacle, dont la mer figurerait la scène, le village le parterre, et tout autour, sauf sur une étroite ouverture, les petits bancs de pierre soutenant des vignes étagées jusqu'au sommet des montagnes, l'amphithéâtre. Sans dégagement, sans pente adoucie, ce ne peut être un port d'avenir.

Or, le port de Fiume est déjà un grand port commun à la ville proprement dite où les Italiens dominent et, de l'autre côté d'une étroite rivière, du faubourg de Sussak où les Slaves sont en telle majorité que l'ensemble donne 25 000 aux premiers contre 28 000 aux seconds. De plus, c'est le débouché naturel de la Croatie dont cette ville fit longtemps partie intégrante.

Ainsi la statistique vient-elle à l'appui des prétentions des Serbes-Croates et Slovènes, de même que la raison qui veut qu'un port dépende de son hinterland, de même que l'intérêt des habitants qui risquent boycottage et ruine, si les voisins immédiats, uniquement Slaves, n'obtiennent gain de cause.

Nous jetons en tête ces chiffres, ces arguments, comme ils nous sont produits, dès notre arrivée, tellement la question tient au cœur de tous par ici. Le paysage merveilleux de soleil et de mer avec les îles Veglia et Cherso à l'horizon, la rade spacieuse où reposent bateaux de commerce et navires de guerre de l'Entente, les fêtes, les plaisirs, rien ne compte, pour la plupart des gens, que la passion qui les anime contre les Italiens.



Il faut reconnaître que ceux-ci, après avoir occupé la ville dans des conditions que trouvent déplorables bien des officiers alliés, y font preuve d'une ostentation peu propre à apaiser les rancunes. Forts d'une division, armés jusqu'aux dents, ils étalent par les rues des bannières, des oriflammes, des inscriptions en gros caractères sur calicot blanc : « Italia ô morte, Fiume Italia-nissima ».

Ce qu'on voit et ce qu'on apprend est en contraste saisissant avec les paroles prudentes et aimables de leurs autorités, dont la réception est parfaite.

Les Yougo-Slaves, au contraire, ont une telle peur de perdre Fiume qu'ils y vont de toutes leurs griffes et de toutes leurs dents, égratignant même les puissances amies qu'ils taxent d'impérialisme. Et les femmes et les jeunes filles ne sont pas les moins passionnées ; elles exhalent d'abord de justes plaintes au sujet des brutalités dont elles furent victimes lors de l'entrée des Italiens, parce qu'elles portaient des cocardes serbes ; elles rendent hommage à nos officiers qui les protégèrent, mais trouvent aujourd'hui qu'ils sont trop tièdes. Un patriotisme exalté les anime et plus hautement que les hommes, elles parlent de la guerre prochaine si leur droit est méconnu.

Quant à la population de Fiume proprement dite, il semble qu'elle aspire surtout à l'indépendance hors des deux nations rivales.

Il fait doux vivre ici, malgré les discussions ; plus d'une semaine s'est écoulée, quand nous parlons du départ pour Zara, occupée par les Italiens : « N'y allez pas, nous dit-on, vous ne verriez personne, ou les gens que vous verriez seraient arrêtés aussitôt ».



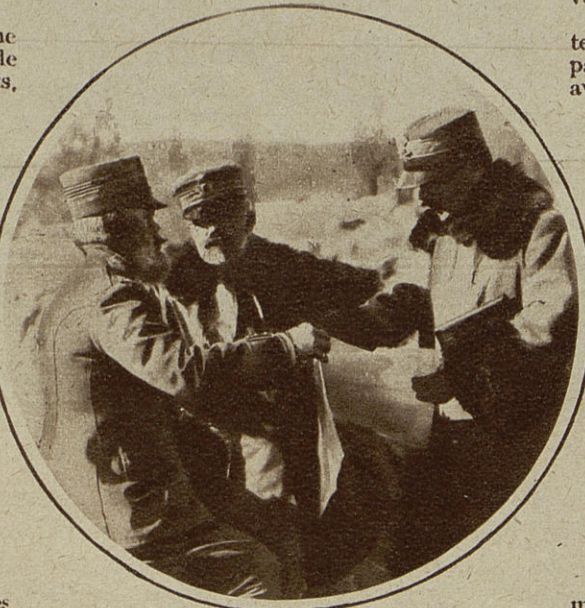
En Yougo-Slavie, dans un couvent français. A droite du Supérieur, au premier rang, assis, notre correspondant René Pommier.

Nous avons la faiblesse d'obéir à ces suggestions et c'est une lacune dans notre enquête... Par ailleurs, le service de bateau est très



Bosniaques marchandant au marché de Sarajevo ces colliers d'ambre que les croyants de l'Islam égrènent machinalement à chaque heure du jour.

irrégulier ; on annonce qu'un torpilleur part vers Corfou ; c'est lui qui nous emmènera.



A GAUCHE, LE GÉNÉRAL MILLO AVEC SON CHEF D'ÉTAT-MAJOR.

Nous avons veillé toute la nuit au milieu des toasts, des hymnes nationaux, des boissons ; nous sommes vannés quand nous montons à bord vers six heures du matin ; mais le spectacle est tel que nul ne songe à lormir : une côte âpre ou verdoyante, montagneuse, avec des donjons vénitiens perchés sur les sommets, un enchevêtrement d'îles jamais pareilles, des villes blanches et roses qui ont les pieds dans l'eau, des ruines.

AU LONG DE LA COTE DALMATE.

Nous arrivons à Spalato, occupée par les Serbes, et cependant sans aucun emblème. « Il y a ici un petit nombre d'Italiens, nous explique le gouverneur, M. Kistly, aimable et souriant ; dans le premier enthousiasme de la Révolution des désordres se sont produits et des disputes ont éclaté entre les habitants ; nous avons prié les nôtres de ne pas pavoiser pour éviter de froisser les susceptibilités italiennes. » Le calme et la bonne entente semblent en effet régner par ici et le souvenir de Fiume nous hante.

Une enquête sur le sentiment des habitants, en grosse majorité Slaves, est inutile ; nous nous abandonnons au charme des vieilles choses qui se trouvent à profusion dans ces parages : le palais de Dioclétien grandiose encore, dont l'enceinte enferme toute une ville, et dont le mausolée, presque intact, est transformé en église chrétienne — Salona l'antique cité romaine, — forteresses latines ou turques haut accrochées comme des nids d'aigles.



On nous offre des excursions aux villes d'alentour, et c'est une marche triomphale : partout des bouquets champêtres nous sont jetés par les paysannes. A Sisy, à Omis nous sommes reçus par les Sokols, faucons à chemises rouges, sociétés de gymnastique qui ont entrete nu le feu de la révolte sous la domination autrichienne. La foule entoure nos automobiles qui disparaissent sous les fleurs et des vivos (vivats) sans fin sont poussés en l'honneur de nos nations ou de la Yougo-Slavie.

Ces pays sont sûrs de leur indépendance, car les Italiens n'élèvent pas de prétention avouée sur eux. Il n'en est pas de même pour l'île de Siga, en face, qu'occupent ces derniers et qu'ils veulent garder pour raisons stratégiques.

Notre bande, qui y débarque à l'improvvisé un après-midi, est parfaitement accueilli par le commandant d'armes qui offre le thé et avec son état-major, la même voir quelque curiosité, dont l'église ; le bruit s'en répand ; une manifestation s'organise ; et comme la caravane sort de l'édifice, des clameurs se font entendre : « Vive l'Amérique, Vive l'Angleterre, Vive la France, Vive la Yougo-Slavie. » De plus audacieux crient même : et des arrestations s'opèrent ; mais des fleurs sont toujours jetées ; de vieilles femmes pleurent en tendant les bras vers nous et en désignant les officiers italiens : « Dites bien que si ceux-là restent, tous, tous. »

Officiers et journalistes reprennent aussitôt le chemin du port, plutôt gênés. Mais, le soir, en rade, avant le départ, sous l'œil des carabiniers, des canots s'approchent, chargés de jeunes gens et de jeunes filles qui apportent du vin, des fruits, des guirlandes, des gâteaux, qui chantent, pour nous fêter, des hymnes Slaves et gracieusement, presque gaiement, disent : « Nous savons ce qui nous attend ; n'importe, cette soirée-là vaut bien huit jours de prison. »

(A suivre.)

R POMMIER.

(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 206.

J'ai vu.

LES GRANDES CHASSES ET LA GUERRE EN INDOCHINE



Le recrutement des indigènes de nos possessions d'Indochine laissait aux troupes alliées quelques loisirs cinégétiques, dont eut fort à souffrir la faune de la jungle, comme en témoignent ces documents. Voici, en effet, des "tableaux" impressionnants, dignes de Jules Gérard, des Lebaudy ou du président Roosevelt. Un serpent, deux tigres, un rhinocéros et trois éléphants ! Et quelle allure sculpturale ont ces Annamites impassibles, commis à la garde d'honneur des grosses bêtes haineuses ! On peut voir aussi, sur la présente photographie, les deux soldats français à qui revient la gloire de ces magnifiques hécatombes, et qui, depuis, rapportèrent en France, leurs superbes trophées.

Les Échos de J'ai vu...

UTILITÉ DE L'IMAGE

Il y a de très honnêtes gens qui rêvent pour leur fils unique une place de commis aux écritures.

C'est quelque chose d'avoir une belle écriture : « Il a la tête un peu dure, mais il a une belle écriture ! »

Un médecin, cependant, perdrait sa clientèle s'il écrivait lisiblement. Ce qu'il écrit est redoutable, sacré. C'est pourquoi sa sentence doit présenter un aspect cabalistique.

Moment d'angoisse, celui où l'on présente à cet homme savant, dans les pauvres logis, l'encrier à deux sous et la plume épointée !

Mais l'encre est blanche, la plume ramène une larve de boue, comme l'hameçon ramène une savale... et cela coupe un peu l'effet, car un médecin doit écrire très vite, très vite. Ainsi, au théâtre, le roi, lorsqu'il envoie, en agitant sa plume d'oie comme un panache, le traître à Montfaucon.

Cependant, le pharmacien déchiffre tout de suite, le rébus mystérieux.

Quel homme étonnant ! A peine il a en main l'ordonnance, et il sait de quoi il s'agit et comme son sourire est rassurant ! Il faut savoir lire et écrire.



Que pourrait être une humanité qui ne saurait ni lire, ni écrire ?

Pas de commis aux écritures, pas d'ordonnances, pas de contrats devant notaire, plus rien.

On dit, qu'il y a très longtemps, certains peuples d'Europe, avant de connaître l'écriture, employaient un moyen très simple pour remplacer le notaire.

Des héritiers se partagent une terre ; un enfant est là ; au moment où les parts sont faites, on lui flanque une griffe formidable ! moyen mnémotechnique ; cet enfant sera le « témoin » et il se rappellera.

On s'est beaucoup occupé de créer une langue internationale : volapuk, esperanto. Cependant un Auvergnat ne parlera jamais comme un Kalmouk, ni un Hottentot comme un Samoyède.

Mais il y a un langage, que tous les enfants de la terre comprennent et qui est plus facile à apprendre qu'aucun alphabet : c'est l'Image !

L'enfant comprend très vite l'image, avant de savoir parler, et mieux que ses parents.

Il serait plus facile pour un bébé de quatre ans de dessiner une poule qu'un P Majuscule.

Je crois que l'Image pourrait devenir une Écriture internationale.

Beaucoup de lettres ne sont-elles pas encore aujourd'hui de véritables images. C'est Edmond Rostand, le plus français des poètes, qui a écrit ces vers charmants :

La secrète omnipotence
Du démon de l'Alphabet
En tête du mot « potence »
A mis pour lettre un gibet...



LE PRINTEMPS AU JAPON

A Tokio, les élégantes se promènent sous des ombrelles parisiennes.

Cette écriture qui serait enseignée aussi facilement aux petits écoliers de Carcassonne qu'aux écoliers de Nagasaki, rappellerait l'écriture idéographique des Egyptiens, d'où est sorti l'alphabet grec, pour ne citer que celui-là.

Les peuples, on outre de leur langue maternelle, pourraient avoir ainsi un langage universel plus attrayant.

On raconte qu'il existait, au Groenland, une petite tribu d'Esquimaux tellement séparés du reste du monde qu'ils ne s'étaient jamais figuré qu'ils existât d'autres hommes sur la terre.

Si simples, qu'ils prirent les vaisseaux du capitaine John Ross pour des mouettes géantes ; et si craintifs qu'un des guides de l'expédition, l'Esquimaux Sakheuse, bien que vêtu comme eux, ne put les approcher à portée de la voix.

Le capitaine eut cette idée originale : il fit peindre sur un pavillon deux mains enlacées comme pour un fraternel shake-hand.

C'était la première fois que ces pauvres gens apercevaient d'autres visages au fond de leurs glaces mystérieuses. Et la présence d'étrangers était pour eux si incompréhensible qu'ils ne se demandaient pas s'ils venaient du Nord ou du Sud, mais s'ils étaient descendus de la Lune sur leurs grands oiseaux de mer !...

Cependant, dès que le pavillon fut hissé, ils accoururent à l'instant, tout joyeux. L'image symbolique du spirituel Anglais avait aussitôt été comprise par ces gens, naïfs comme des petits enfants.

Il est vrai que, seuls, les enfants savent lire une image ; mais que de notaires n'y auraient certainement rien compris !

DE LA W.

LE CIGARE DU MARÉCHAL FOCH

Comme la plupart de ses poilus qu'il a menés à la victoire, le maréchal Foch est un grand fumeur devant l'Éternel.

Il voulut bien poser, dernièrement, devant l'artiste américain M. Cum-

mings Chase, mais il ralluma son cigare au moins une vingtaine de fois en l'espace d'une heure et demie ; si bien que sa tête disparaissait dans un épais nuage de fumée. L'artiste s'évertuait à saisir tantôt un bout de nez, tantôt un coin de l'oreille, selon les fantaisies des volutes de fumée.

Mais, ce qui intriguait le peintre, c'était la couleur des yeux. Il se permit de demander à ce sujet un renseignement au maréchal. Celui-ci fit un bond et, sans lâcher son précieux cigare, vint à Cummings Chase et, presque figure contre figure, lui dit : « Voyez vous-même, pendant que je le rallume. »

LA CULOTTE DU GÉNÉRAL PERSHING

En 1891, le lieutenant Pershing fut chargé de donner une instruction militaire aux étudiants de l'Université de Nebraska. Il réussit à faire d'eux les meilleurs cadets d'Amérique. Quant à l'affection qu'ils éprouvaient pour sa personne, nous en découvrons la meilleure preuve dans le récit que nous extrayons de la Vie du général Pershing, par M. George Mac Adam.

Quant Pershing dut enfin nous quitter, les cadets qui avaient servi sous ses ordres désiraient garder, en souvenir de lui, un insigne commémoratif. Certains voulaient faire frapper une médaille d'or ; d'autres faisaient d'autres propositions. Mais l'un de nous fut soudain visité par une idée de génie ; et le résultat en fut qu'un comité choisi, ayant John Dixon à sa tête (John W. Dixon, actuellement un des associés du Juge Morgan J. O'Brien) se rendit au quartier général du lieutenant Pershing, à la salle d'armes, pour lui demander une de ses culottes. « Mais que diable voulez-vous faire d'une de mes culottes ? »

On l'informa alors que notre intention était de la couper en petites bandes dont le milieu, jaune, serait

pris sur la bande d'officier de cavalerie, tandis que les bords seraient taillés dans l'étoffe bleue ; et que ces bandes deviendraient pour nous des rubans commémoratifs de notre service militaire. Notre demande visiblement, le toucha.

« Je vais vous donner, dit-il, la meilleure culotte que je possède. »

Nous la primes et nous y découpaâmes nos rubans commémoratifs. Ce sont, à ma connaissance, les premiers rubans de service militaire qui aient été portés. »

NICOLAS II EST-IL VIVANT ?

Des nouvelles de Russie nous arrivent cette fois, par l'Italie. Elles viennent à l'appui des déclarations de l'Impératrice douairière qui reste convaincue que son fils, Nicolas II, n'est pas mort.

C'est une dépêche transmise de Rome par l'agence Stefani à la date du 16 mars :

« Selon des renseignements recueillis par le Giornale d'Italia, le prince Dobiensky, ancien capitaine de la garde, a déclaré que le tsar était encore vivant. Mais il n'a point dit où il vivait. »

« Nicolas II est-il vivant ? » Ce pourrait être le titre d'une nouvelle rubrique pour les journaux pendant quelque temps.

LA BOURSE.

Le marché s'est montré plus faible au début de la semaine, par suite des grèves qui ont déterminé sur nos rentes une série de réalisations, mais au dernier moment, diverses informations faisant ressortir une détente dans le mouvement gréviste ont fait regagner à nos rentes une partie du terrain perdu.

La liquidation de fin de mois s'est effectuée aux mêmes taux de report que les mois précédents.

Les fonds russes sont plus fermes, favorablement impressionnés par les déclarations de M. Klotz au Sénat, relativement aux porteurs de fonds russes qu'il a promis de ne pas oublier, s'il fait un emprunt.

Les fonds italiens restent bien orientés. La rente Extérieure est tombée avec le change à 110.30.

Les obligations de la Ville de Paris ont donné lieu à un bon courant d'affaires. L'émission d'obligations qui a eu lieu le 5 juin a obtenu un immense succès, comme il fallait s'y attendre.

Les obligations du Crédit Foncier font toujours preuve d'excellentes dispositions.

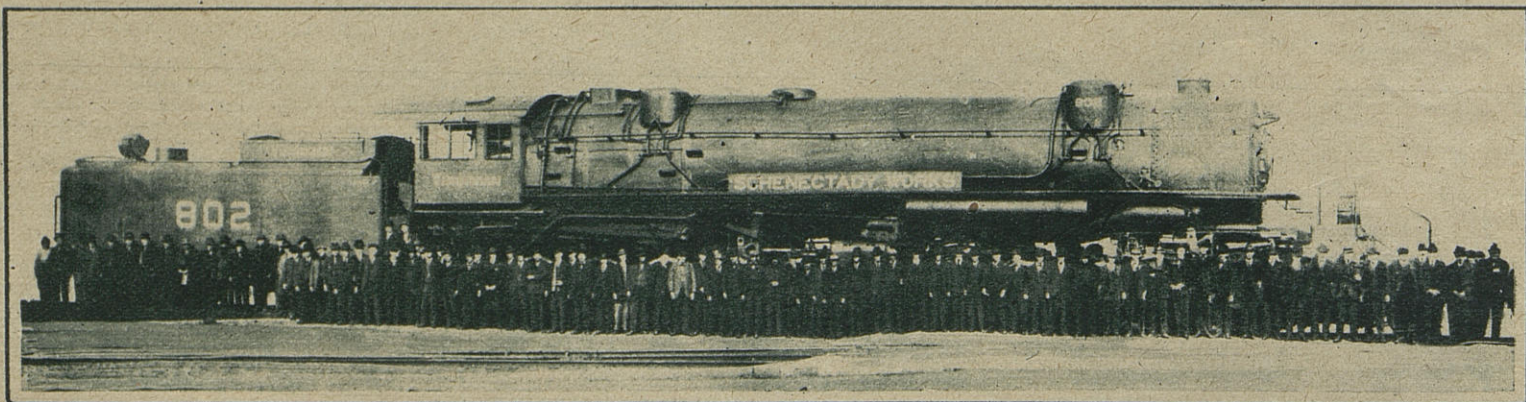
Les établissements de crédit sont toujours en bonne tendance.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer ont eu un marché animé.

Les compagnies de transport affectées par la grève sont lourdes.

Le reste du marché fait preuve d'activité.

G. LAVAINE.



LA PLUS GROSSE LOCOMOTIVE DU MONDE. — C'est aux chantiers de Schenectady, dans l'Etat de New-York, que vient d'être construite cette locomotive géante qui détient le record mondial de la grosseur et de la puissance. Ce produit monstre de la métallurgie moderne ne pèse pas moins de 4.000 kilogrammes. Notre photographie représente, alignés devant la locomotive, les 80 ingénieurs, dessinateurs et ajusteurs mécaniciens qui ont collaboré à sa construction.

LES LEÇONS DU TIGRE (1)

Par Édouard LEROY, professeur de Clemenceau.



MOUVEMENT DE FLEXION DES BRAS

EXERCICE. — Dans la position verticale plier les bras et revenir à la position initiale.

POSITION. — Les talons joints et sur la même ligne, les pieds à l'équerre, les genoux tendus; le bassin, les régions lombaire et dorsale en extension aussi complète que possible, les épaules effacées, les bras allongés près du corps, une poignée dans chaque main, les doigts fermés, les ongles face en avant, les bords internes des poignées effleurant le corps, la tête haute et droite, le menton horizontal en expiration complète.

EXÉCUTION. — Commencer à inspirer en pliant doucement et progressivement les coudes, l'avant-bras seul se déplaçant, les bras restant fixés aux côtés par les muscles fixateurs des omoplates, conserver l'immobilité absolue du corps par la contraction de tous les muscles extenseurs des jambes, du tronc et de la région cervicale, bien éviter d'avancer les coudes et de pencher le haut du corps en avant, arriver en même temps qu'au maximum de flexion au maximum d'inspiration.

Revenir à la position initiale en commençant à expirer en étendant les coudes lentement et progressivement, arriver en même temps qu'à l'extension complète des bras au maximum d'expiration; comme à l'aller, éviter de creuser le dos en contractant plus énergiquement encore tous les muscles extenseurs des jambes, du bassin et du tronc, éviter également de déplacer le haut du corps en arrière et conserver la tête bien immobile.

Répéter l'exercice jusqu'à la moindre fatigue de l'une quelconque des parties du corps.

BUT. — Ce mouvement est très puissant pour le développement des muscles du bras et en particulier du biceps, il conserve et fait acquérir la faculté de flexion et d'extension de l'articulation du coude; en même temps qu'il entraîne dans leur fonction normale tous les muscles qui servent à assurer l'aplomb du corps dans la position verticale, il efface et abaisse les épaules remontées et avancées par les attitudes scolaires et les occupations sédentaires.

MOUVEMENT D'EXTENSION VERTICALE DES BRAS

EXERCICE. — Les bras étant en flexion, les étendre verticalement et parallèlement et revenir à la position initiale.

POSITION. — Les talons joints et sur la même ligne, les pieds à l'équerre, les genoux tendus; le bassin, les régions lombaire et dorsale en extension aussi complète que possible, les bras tout à fait pliés et près du corps, une poignée dans chaque main, les doigts serrés fortement, les ongles face au biceps, les épaules effacées par la contraction du biceps, des muscles fixateurs des omoplates, la tête haute et droite, le menton horizontal, en expiration complète.

EXÉCUTION. — Commencer à inspirer en allongeant doucement, progressivement et simultanément les coudes, amener les bras verticaux et parallèles, les ongles en dedans, pendant tout ce temps contracter énergiquement les muscles extenseurs des jambes, du bassin, des régions lombaire et dorsale afin d'éviter de déplacer le haut du corps en avant et de creuser les reins, lever la tête et suivre les mains du regard, arriver en même temps qu'au maximum d'extension au maximum d'inspiration.

(1) Voir nos derniers numéros à partir du 10 mai.



Revenir à la position initiale en commençant à expirer en pliant les coudes lentement, progressivement et simultanément, arriver en même temps qu'au maximum de flexion au maximum d'expiration, comme à l'aller éviter de creuser le dos en contractant encore plus énergiquement si possible les muscles extenseurs des jambes, du bassin et du tronc, éviter aussi de déplacer le haut du corps en avant, ramener la tête à la position verticale. Répéter l'exercice jusqu'à la moindre fatigue de l'une quelconque des parties du corps.

BUT. — Ce mouvement a tous les avantages du précédent avec une action toute particulière sur le développement des muscles extenseurs des bras, du dos et des jambes en particulier du triceps, il développe la cage thoracique, les muscles fixateurs des omoplates et la capacité respiratoire.

MOUVEMENT D'EXTENSION LATÉRALE DES BRAS

EXERCICE. — Les bras étant en flexion, les étendre latéralement et horizontalement et revenir à la position initiale.

POSITION. — Les talons joints et sur la même ligne, les pieds à l'équerre, les genoux tendus; le bassin, les régions lombaire et dorsale en extension aussi complète que possible, les bras tout à fait pliés et près du corps, la main fermée les doigts serrés fortement, les ongles face au biceps (ce n'est qu'après quelques séances qu'on doit se servir du *Zofri Exerciser* de la Maison Williams), les épaules effacées par la contraction des muscles fixateurs des omoplates, la tête haute et droite, le menton horizontal, en expiration complète.

EXÉCUTION. — Commencer à inspirer en allongeant doucement, progressivement et simultanément les coudes, amener les bras tout à fait horizontaux et

faisant une ligne droite avec celle des épaules, les ongles en dessous; pendant tout ce temps contracter énergiquement les muscles extenseurs des jambes, du bassin, des régions lombaire et dorsale afin d'éviter de déplacer le haut du corps en arrière et de creuser les reins, conserver la tête bien verticale sans baisser le menton, arriver en même temps qu'au maximum d'extension au maximum d'inspiration, comme dans les exercices précédents.

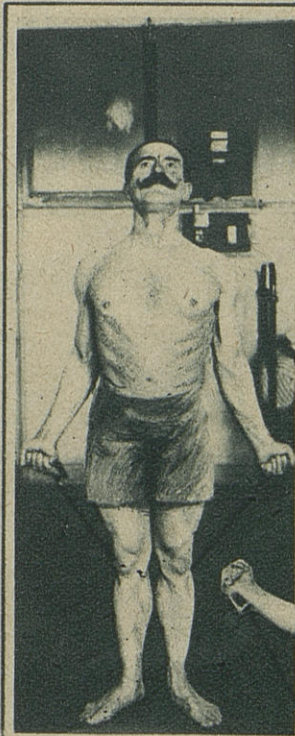
Revenir à la position de départ en commençant à expirer en pliant les coudes lentement, progressivement et simultanément, arriver en même temps qu'au maximum de flexion au maximum d'expiration, comme à l'aller, éviter de creuser le dos en contractant encore plus énergiquement si possible les muscles extenseurs des jambes, du bassin et du tronc, éviter aussi de déplacer le haut du corps en avant. Répéter l'exercice jusqu'à ce que l'on éprouve, ce qui arrive après quelques instants, la moindre fatigue de l'une quelconque des parties du corps.

BUT. — Ce mouvement a tous les avantages des deux précédents — excellent pour le développement des muscles et des bras — avec une action particulièrement efficace sur les muscles de la région lombaire, à condition qu'on l'exécute correctement et d'une manière très progressive, au commencement le faire les mains libres.

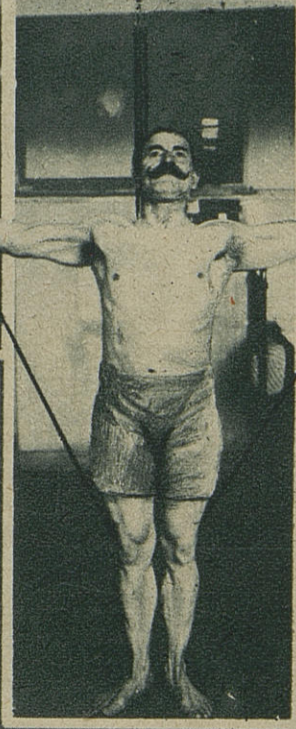
(A suivre.)

ÉDOUARD LEROY.

N. B. — Avec le *Zofri Exerciser* de Williams, on fait aussi bien la gymnastique de l'opposant que celle de l'aïdant. E. L.



MOUVEMENT DE FLEXION DES BRAS. DÉPART.



MOUVEMENT D'EXTENSION VERTICALE DES BRAS. ARRIVÉE.

En haut : MOUVEMENT FLEXION DES BRAS. ARRIVÉE. En bas : MOUVEMENT D'EXTENSION LATÉRALE DES BRAS.



Dame de qualité en costume Louis XV.



J.-L. FORAIN : Suspension d'audience.



ALBERT GUILLAUME : Le dernier bombardement



LOUIS-PICARD : Intimité



Betsy au coussin rose.

LES SALONS DE 1919. — A LA NATIONALE

Comme nous l'avions promis à nos lecteurs, nous reproduisons cette fois, après les tableaux des Artistes français, quelques-unes des toiles les plus réussies de la Société nationale des Beaux-Arts. Salon très éclectique : des Forain impressionnants, des Albert Guillaume malicieux et très patri-

siens, des panneaux décoratifs vraiment « célestes » de M. Albert Besnard, etc. Et, cette année encore, une place très importante avait été réservée aux artistes mobilisés (exposition spéciale, organisée par M. Georges Desvallières) — dont beaucoup, hélas ! sont morts au champ d'honneur.

LE
ZOFRI

Combinaison Exerciser

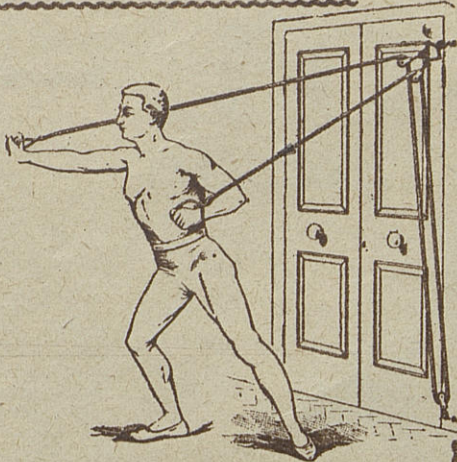
DÉVELOPPEMENT PARFAIT
POUR ENFANTS - BEAUTÉ
POUR DAMES - FORCE
POUR HOMMES :: :: ::

LA SANTÉ POUR TOUS

PRIX : 25 FRANCS

Modèles simples
depuis . . . 13.50

SPORTS ATHLÉTIQUES



WILLIAMS & C^o 1 et 3, rue Caumartin, PARIS
39, rue St-Catherine, Bordeaux
Catalogue (J V) franco

POUR LA FEMME

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies Intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années. La Jouvence de l'Abbé Soury est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.

La Jouvence de l'Abbé Soury ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit malaises du RETOUR D'ÂGE, doit, sans tarder, employer en toute confiance la Jouvence de l'Abbé Soury, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 5 fr. le flacon, toutes Pharmacies; 5 fr. 60 franco; 4 flacons, 20 fr., expédiés franco gare, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits).

440.



Exiger ce portrait

FORGES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris son livre N° 68. GRATIS.

PELADE NOTICE GRATUITE
SEWIT, pharmacien
27 rue Malabiau, Toulouse

Éviter l'équivoque sur les qualités
spécial non silicaté 22 fr. 50 le postal de 10 kg.
cuit extra-pur 72% 28 fr. 50
de table extra-do. ce 53 fr. 50
d'olive pure supér. 55 fr.
CONTRE MANDAT-POSTE A
PIGNATEL & C^o, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme.
Notice 0 fr. 20.
W. FILIATRE, Editeur, Cosne (Allier).



COMPTOIR PHILATÉLIQUE

44, Rue Taitbout, PARIS
Prix courant gratuits et franco
Achat au PLUS HAUT PRIX
de Collections, Lots et vieilles Corresp.

Viennent de paraître :

PIERRE MAC ORLAN

LA FIN

SOUVENIRS D'UN CORRESPONDANT
AUX ARMÉES, EN ALLEMAGNE
CROQUIS DE L'AUTEUR

Un vol. in-16 net 3 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, Paris.

CRESSOL
Dentifrice Végétal
au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives. (Lyon Médical, 1906). Connus depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL - BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX - Exposition Internationale de Barcelone, 1912 - GRAND PRIX

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C^o G^o de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française
le

MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES

DU CORAN BLEU
Mousseuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Mousseuse

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

J'ai vu.



JUBOL

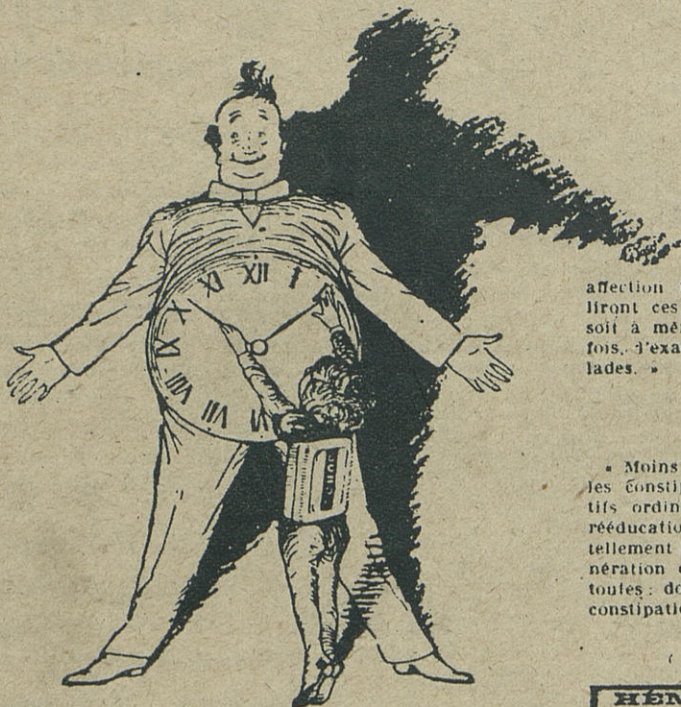
rééduque l'Intestin

Constipation
Entérite
Vertiges
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

Pour rester en bonne santé prenez chaque soir un comprimé de **JUBOL**

Communications :
Académie des Sciences
(28 juin 1909)
Académie de Médecine
(21 décembre 1909)

Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.



Jubol, régulateur de l'Intestin, fixe une heure constante aux Jubolisés

• Il suffit au malade d'avaler chaque soir, sans les croquer, de 1 à 3 comprimés de Jubol pendant quelques semaines, pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs, les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui l'ont ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même, et maintes fois, l'exactitude de ce qui précède chez ces malades.

Prof. Paul SUARD,
Ancien professeur aux Ecoles de Médecine navale, ancien médecin des Hôpitaux.

• Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes; donc, il faut juboliser les récidivistes de la constipation.

Dr PÉRICHON,
de la Faculté de Médecine de Lyon,
Ancien interne des asiles.

HÉMORROÏDES Calmées, Guéries
JUBOLITOIRES
Boîte 1^{re} 4 fr.
Lab. Urodonal, 2, R. Valenciennes, Paris.
Décongestionnants, anti-hémorragiques.

Globéol

fortifie



Tonique vivifiant,
abrège les convalescences, augmente la force de vivre.

Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Ttes phies.
Le 1/2 flacon, 5 fr.
Le 1 flacon, 7 fr. 20, les 3 flacons 20 francs

Ce n'est pas moi qui suis le véritable vainqueur, c'est ce petit flacon de GLOBÉOL.

L'OPINION MÉDICALE

• Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants. Il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations.

Dr Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari

• J'ai eu à me louer de l'effet produit par un premier flacon de Globéol: l'appétit qui était nul chez mon malade est revenu, le sommeil est calme et réparateur, l'essoufflement a presque disparu et l'abattement a fait place à un certain bien-être.

Dr DE MESSIMY.

Pagéol

répare la vessie



Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs de la miction
Évite toute complication

L'OPINION MÉDICALE:

• C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire.

Dr Joseph SIMONI,
Médecin-Major,
Hôpital Militaire d'Annône.

— C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyélites et les prostatites.

Le Pagéol décongestionne et rajeunit les tissus des voies urinaires, qu'il remet complètement à neuf en tuant tous les microbes qui les habitent.

Établissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes Pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 fr.

VAMIANINE: Avarie, Maladies de la Peau
Nouveau produit scientifique. Le flacon franco: 11 fr.